

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9ME ANNEE, No 435.—SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LA VIE A BORD—LA JOURNÉE DU MARIN—EXERCICE DU SABRE D'ABORDAGE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1892

## SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du Monde Illustré, par J. St.-E.—Bibliographie.—Fantaisie : Roméo à Juliette. — Poésie : A celle que j'aime, par René LeMay.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle (suite et fin), par J.-P. Lacombe.—Nos correspondants à l'étranger : Mlle Jeanne Heilmann (Jean Rival), par Jules Saint-Elme.—La jetée de Lachine, — La planète Mars et la lune.—Nouvelles à la main.—Poésie : Printemps, par J.-B. Chatrian.—Les Nains (conte d'après une légende alsacienne), par Jean Rival.—Souvenirs d'enfance, par Hilaire Paquet.—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES.—La vie à bord d'un vaisseau de guerre : La journée du marin ; Exercice du sabre d'abordage.—Portrait de Mlle Jeanne Heilmann (Jean Rival).—La récolte : Au repos.—A travers le Canada : La jetée de Lachine.—La vie à bord : Causerie.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 3 SEPTEMBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.



de vue de l'histoire.

La Société de Numismatique de Montréal a décidé de célébrer, le mois prochain, le deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de cette cité, devenue aujourd'hui la métropole commerciale du Canada, et l'exposition qui aura lieu à cette occasion sera la plus complète et la plus intéressante que l'on ait jamais vue dans notre pays, au point

On fait appel à tout le monde, c'est vraiment le moment de faire connaître les vieilles choses qui sont restées dans certaines familles malgré les tourmentes, les batailles et les bouleversements qui ont agité notre pays depuis la fondation de la colonie jusqu'au triste traité de 1763.

Cette exposition se compose de : 1o. Antiquités indiennes ; 2o. Anciens plans et vues du pays ; 3o. Documents historiques, autographes et sceaux ; 4o. Ouvrages relatifs au Canada ; 5o. Monnaies canadiennes, médailles et billets de banque ; 6o. Vaisselle et porcelaines ; 7o. Drapeaux, pavillons et tapisseries ; 8o. Armes ; 9o. Uniformes militaires ; 10o. Meubles anciens ; 11o. Portraits datant du commencement de la colonie jusqu'à 1840.

Vous voyez qu'il y aura du choix, et je profite de cette causerie pour prier les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de mettre à la disposition de la société les vieilles reliques du passé qu'ils ont pu conserver.

\* \* Le grand génie qui a bouleversé le monde au commencement de ce siècle disait un jour : " Je voudrais bien être mon petit-fils," et quand il parlait ainsi il ignorait que sa descendance n'irait pas plus loin que le roi de Rome, roi sans royaume, mais il prévoyait sans doute les progrès étonnants que devait faire la science et l'industrie.

Que dirait donc M. de Maisonneuve s'il voyait aujourd'hui ce que les Iroquois appelaient Ftitiaki et qui est devenu la cité de Montréal après avoir été Ville-Marie ?

\* \* " Nul lieu sur le fleuve, après la situation militaire de Québec, dit M. P. Rousseau, dans son *Histoire de Maisonneuve*, n'était plus propre que l'île de Montréal à l'établissement d'une colonie et d'une grande ville, dont l'avenir ne pouvait être douteux. Situé à la limite de la navigation transatlantique, Montréal pouvait offrir aux vaisseaux de mer un port spacieux et d'un accès facile ; s'ouvrant à la jonction de l'Ottawa avec la *Grande rivière du Canada* : commandant par ces deux puissantes artères les immenses vallées de la rivière des Outaouais, du Saint-Laurent et des *mers douces* du Haut-Canada ; pénétrant jusque dans la vallée du Mississipi, et par le Champlain et l'Hudson se reliant au vaste port de New-York."

M. de Montmagny se prononça tout d'abord contre le projet de M. de Maisonneuve et proposa l'île d'Orléans pour l'établissement des nouveaux colons, mais il se heurta contre une décision arrêtée : " Ce que vous me proposez serait bon, répondit M. de Maisonneuve, si on m'avait envoyé pour délibérer et choisir un poste, mais la Compagnie ayant déterminé que j'irais à Montréal, il est de mon honneur, et vous trouverez bon que j'y monte, pour commencer une colonie, quand tous les arbres de cette île se devraient changer en autant d'Iroquois."

M. de Montmagny l'approuva, l'accompagna même et assista à la prise de possession qui eut lieu au nom de la Compagnie de Montréal.

C'est sur l'emplacement de la Douane que fut élevé le fort qui détermina la fondation de notre ville.

\* \* Le projet de M. de Montmagny avait sans doute aussi beaucoup de bon, et je n'ai jamais compris pourquoi cette belle île d'Orléans n'a pas fait plus de progrès depuis près de trois siècles.

Je ne suis pas le seul de cette opinion, du reste, et plus d'une fois en naviguant en vue de l'ancienne île de Bacchus j'ai entendu faire cette réflexion : " Ah ! si cela appartenait aux Américains !"

Que voulait-on dire par là, et que veut-on dire chaque fois qu'on applique cette exclamation à un point quelconque de notre province ?

Que les Yankees, avec leur esprit d'entreprise, transformeraient le pays à son avantage et au leur ? c'est possible, mais comme alors il faudrait l'annexion, et que ce mot touche à la politique et que la politique est un genre que je ne cultive pas, c'est à vous d'en conclure tout ce que vous voudrez.

\* \* Si Maisonneuve et Montmagny auraient

lieu d'être étonnés des progrès qu'a fait le Canada depuis leur époque, n'en soyons pas surpris, car il se passe tous les jours sous nos yeux des faits qui nous surprennent nous-mêmes qui vivons dans un siècle de merveilles.

Voici que Montréal ne verra plus de neige sur les rails des tramways pendant l'hiver !

¶ Dans un autre ordre d'idées, Québec vient d'être témoin d'un fait qui eut donné lieu à bien des commentaires il y a cent ans, en admettant toutefois qu'il eut été possible.

L'un des rabbins de Montréal, se trouvant à Québec pendant les fêtes du cardinal, est allé rendre visite à Son Eminence, qui l'a accueilli d'une manière très affable, lui a fait visiter son palais et montré les présents qu'il avait reçus à l'occasion de ses noces d'or de prêtres.

Un prince de l'Eglise et un Juif ensemble ! Quelle leçon de bonté et de tolérance donnée à ceux qui ne cherchent que la discorde et ne souffrent que la haine !

Ah ! que Chateaubriand avait donc raison de dire : " Voulez-vous faire des impies et des hypocrites, montrez-vous fanatiques et intolérants."

Le même soir, la cathédrale Anglaise était illuminée.

\* \* Ainsi qu'on le dit tous les ans, on a affirmé longtemps que les navires de guerre français ne viendraient pas, parce que... on n'en savait rien.

C'est toujours fête à Montréal et à Québec quand ces visiteurs aimés du vieux monde nous arrivent, et c'est le signal de réjouissances et d'échange de politesses qui nous font secouer un peu la torpeur dans laquelle nous vivons.

Comme je l'ai fait chaque année, je vous donne la liste des officiers de cette petite escadre.

*Aréthuse*, croiseur, 24 canons.

Etat major : MM. d'Abel de Libran, contre amiral, commandant en chef ; Bénier, capitaine de vaisseau, chef d'état-major ; de Robien, lieutenant de vaisseau, aide-de-camp ; Fatou, enseigne de v., aide-de-camp ; Denis-Lagarde, commissaire de division ; Rémond, médecin de division.

Officiers : MM. Bénier, cap. de vaisseau ; Puech, cap. de frégate, second ; Bardoul, Laurent, Préaubert, Vertier, lieutenant de vaisseau ; Philéas, mécanicien principal ; Lecoq, O'Neil, Le Gorrec, Favière, Dumoutier, Lequerré, Védel, Bréart de Boisanger, Le Gallen, Turin, aspirants de 1ère classe.

*Hussard*, aviso, quatre canons.

MM. Krantz, capt. de frégate, commandant ; Sénès, lieutenant de vaisseau, second ; Goybet, Escande, Guiral, enseignes de vaisseau ; Sauvrezis, aide-commissaire ; Mayolle, médecin-major.

Montréal reçoit bien nos visiteurs et on est heureux de constater que la grande ville mérite sa réputation d'hospitalité.

\* \* On parle de plus en plus du choléra ; il est à Hambourg, et comme il existe une ligne directe de Hambourg au Canada, il devient évident que s'il nous arrive, c'est par les Allemands qu'il sera importé. Un joli cadeau qu'ils nous feront.

Sommes-nous bien prêts à le recevoir sans trop de dangers ? Question difficile à résoudre, car les médecins ne s'entendent pas trop à ce sujet.

Le gouvernement devrait faire telle chose, disent les uns ; les corps municipaux doivent surtout s'occuper de leurs localités, affirment les autres. Bref, on ne sait trop que faire, mais ce qu'il y a de certain c'est que tout le monde doit s'occuper de cette question.

C'est surtout le moment de nous mettre en garde contre l'absorption des stupéfiants que les distillateurs d'Ontario nous envoient pour nous empoisonner.

Il faut suivre aussi les lois de l'hygiène, en un mot, il faudrait faire un peu le contraire de ce que nous faisons.

Après cela, à la grâce de Dieu !

\* \* J'ai lu dernièrement dans un journal de Québec que l'on devait exposer prochainement une relique rarissime.

C'est un morceau du crâne de la sainte Vierge.

Certes, je n'ai pas envie de passer pour hérétique,—je crains trop le feu de ce monde et de l'autre pour cela,—mais j'avoue que le petit article du journal en question m'a rendu rêveur.

J'ai toujours entendu dire que la Vierge Marie était montée au ciel quelque temps après la mort du Christ.

Je sais bien que jamais l'Eglise n'a imposé la croyance à l'assomption corporelle de Marie comme article de foi, mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des catholiques croient qu'elle est en corps et en âme dans le ciel.

La question serait-elle décidée et aurait-on vraiment trouvé le corps de la mère du Sauveur ; c'est ce que le journal ne nous dit pas, et la chose est vraiment fâcheuse.

Est-ce un canard ?

\*\* L'autre jour, j'ai rencontré un amateur d'autographes canadiens modernes, vivants. Je croyais que ce genre de manie n'existait pas ici.

Vous a-t-on jamais demandé d'écrire quelque chose dans un album ? Quel ennui, et cela me rappelle une série de pensées écrites en pareille circonstance par des écrivains connus :

" Mon nom n'est point digne de figurer dans ce recueil."—V. BROGLIE.

" Ni le mien."—GEOGE SAND.


" Ni le mien non plus."—EUGÈNE SUE.

" Farceurs !" —CH. PHILIPON.

" O triple orgueil !!! "—VIENNET.

" Mettons quadruple et n'en parlons plus."—PAUL FÉVAL.

Et ceux qui vinrent à la suite choisirent un autre sujet.



### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

A son tour LE MONDE ILLUSTRÉ veut joindre sa voix aux mille échos des grandes fêtes cardinalices et nationales de Québec, et après notre estimé correspondant, M. Philéas Huot, nous disons encore au vénéré prélat canadien français, et au patriotique enthousiasme des manifestants dans la vieille ville de Champlain : *ad multos annos*.

Dans un prochain numéro, nous donnerons quelques illustrations de ces grandes fêtes.

\*\*

De grand cœur aussi nous saluons le pavillon de France qui nous revient, cette année, vaillamment porté par l'*Aréthuse* et le *Hussard*, et à nos cousins gaulois nous redisons, en toute sincérité : Soyez les bienvenus.

C'est encore notre intention de perpétuer, par des gravures appropriées, le souvenir de cette visite, chère à nos cœurs français.

\*\*

Nous recevons de l'Orient des exemplaires d'un curieux mais fort intéressant journal, publié mi-partie en grec, mi-partie en français. Il nous est agréable de transcrire ici la façon dont il se présente lui-même aux lecteurs :

" ANATOLÉ—L'ORIENT "  
(Fondé en 1880)

Le seul journal catholique paraissant en Orient, et publié en français et en grec une fois par semaine.—ABONNEMENT fr. 14 par an, payable d'avance. Spécimen gratis et franco, sur demande.

Direction : N. CALAVASIS,  
Syracuse (Grèce).

\*\*

Nous venons de recevoir un magnifique journal-souvenir, imprimé sur beau papier avec couvert de couleur. Ce journal de 24 pages, format grand in-quarto a été publié à l'occasion des nocces d'or

de Son Eminence le Cardinal Taschereau et de la société St-Jean-Baptiste de Québec.

Il porte pour titre : *Les Noces d'Or* et contient, outre plusieurs gravures et portraits, des écrits de nos principaux écrivains.

Nous conseillons fort à nos lecteurs de s'en procurer un exemplaire, c'est un magnifique souvenir national à conserver.

Ce journal est en vente chez les éditeurs, M. M. Renault & Gauthier, 61, rue St-Jean, Québec, au prix de 12 centins l'exemplaire par la malle, ou \$1.00 la douzaine.—J. St-E.

### LA JETÉE DE LACHINE

(Voir gravure)

C'est un des plus gais spectacles, en même temps que des plus animés, que celui offert par le raccordement du chemin de fer et des bateaux à vapeur, sur la jetée de Lachine, au pied du lac Saint-Louis. Avec le rare talent qui le distingue, notre populaire artiste, M. J.-N. Laprès, a su saisir la scène au beau moment ; sa photographie nous la représente vivement et très au naturel. Le *Sovereign*, d'Ottawa à Montréal, le *Filgate*, de Montréal à Beauharnois, le *Reliance*, de Lachine à Caughnawaga, sont à quai, attendant le convoi du Grand-Tronc qui doit venir s'allonger sur la jetée, au flanc des navires afin d'opérer le transbordement des passagers, qui pour Montréal, via les rapides du Sault Saint-Louis, qui pour Beauharnois, qui pour la rive sud du Saint-Laurent, Caughnawaga et autres lieux. Il est 5½ heures p.m., alors. Presqu'au même moment, quatre sifflements se répondent, et pendant que rétrograde le convoi qui vient d'amener les voyageurs de Montréal, les bateaux voguent en hâte, chacun de son côté. La jetée est redevenue déserte pour jusqu'au lendemain à la même heure.—J. St-E.

### BIBLIOGRAPHIE

*L'Ami des Salons*, par Mlle L. Nitouche, 2<sup>e</sup> édit. Librairie Ste-Henriette (G.-A. et W. Damont). 1826, rue Ste-Catherine, Montréal. Prix : 10 centins.

Mlle L. Nitouche vient de faire paraître une seconde édition de son *Ami des salons*, impatientement attendu. Cette nouvelle édition a été considérablement augmentée et révisée avec soin.

Voici la préface :

" A mes chers lecteurs et lectrices, j'offre mes remerciements les plus sincères pour l'encouragement qu'ils ont bien voulu donner à mon petit *Ami des salons*. Il était né sans prétention, avec un seul désir : celui d'être agréable à tous. Et, ma foi, je crois qu'il n'a pas déçu, car il a eu de brillants succès.

" La première édition étant complètement épuisée, je me suis décidée à en publier une seconde, révisée avec soin et considérablement augmentée. Je n'ai aucun doute que cette seconde édition plaira autant à mes lecteurs que la première ; du moins, je me suis efforcée de ne déplaire à personne.

" Je lance donc mon petit *Ami* en lui disant : " Va partout, gentillet ; franchis le seuil du riche, qui s'ennuie au milieu de ses richesses ; introduis-toi dans la chaumière du pauvre qui souffre ; dis-trais le riche, fais sourire l'indigent ; enfin, fais briller partout les rayons de la joie et du bonheur. Et si tu réussis, tu auras accompli le plus ardent de mes désirs."

A tous de se le procurer.

Rigolades de saison :

" Quand les murs d'une place forte sont *fendus*, c'est alors qu'il s'agit de les *défendre*."

" L'hésitation est le *flux* et le *reflux* d'une idée vague."

" Perdez le fil de votre discours, vous ne prononcerez que des paroles décousues."

### FANTAISIE

ROMÉO A JULIETTE

Comme je te vois prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre....

Cependant, ne sois pas si fière de cet honneur ; l'épître à proprement parler n'est pas écrite pour toi, mais à cause de mon joli serin. J'avais oublié de te le recommander, et je sais de gentilles demoiselles qui, ayant les objets sans cesse sous les yeux, les oublieraient mille fois si l'on n'intéressait leur mémoire en flattant leur vanité. Sache donc que, de ma pleine puissance, je te nomme gouverneur de Favori, et t'accorde la surintendance de sa maison ; point ne le néglige ou je te révoque. Sans boire ni manger il ne pourra chanter, et point de chants, belle aventure !

Lorsque tu brouillais les pas de la danse, le petit serin fit un tel tintamarre que le maître tourna sa colère contre lui... rappelle-toi ce service... et si les gerbes de notes jaillissantes, les pluies d'étincelles, les fusées éclatantes ne peuvent rien auprès de toi, non plus que la reconnaissance, tremble !...

Vois l'oiseau mis à masle trépas, vois ses jolies petites pattes fermées pour toujours, ses ailes immobiles, vois-le couché sur le dos dans la petite boîte pour cercueil, couvert de fleurs de soucis, de belles-de-nuit, et de branches de cyprès... A quoi te servira, si la tardive repentance accourt, de te jeter, échevelée, sur le cercueil ? Non, je crois, ma mignonne Juliette, que, loin d'être obligée, à mon retour, de pleurer Favori, tu couvriras sa cage de fleurs et de verdure. Adieu, ma sœur, point tu ne mettras en oubliance un frère qui dore encore ta chevelure, ajoute du carmin à tes lèvres, et de l'azur à tes yeux.

ROMÉO.

JULIETTE A ROMÉO

Mon biau sire,

J'ai lu en maints écrits, légendes et chansons, que les troubadours qui s'en allaient en chevauchant célébraient sur leurs vielles, les gentilles châtelaines au décent maintien ou les naïves bergerettes... Pour vous, mon seigneur, m'est avis que vous préférez, de nature, les êtres légers et frivoles comme les serins. Peut être chantez-vous à ce moment les hirondelles et les merles dans le couplet :

" Un jour un vieil hibou  
Se mit dans la cervelle  
D'épouser une hirondelle  
Jeune et belle  
Dont l'amour l'avait rendu fou."

Le prisonnier que vous m'avez confié, par belles lettres scellées, m'a paru plus sensé que certain garçon de mes amis ; il ne s'est pas gorgé dans la mangeoire, alors qu'il eut pu faire ripaille et godailler à en crever. J'ai cru devoir le mettre à l'étroit pour le grain et les abreuvoirs superflus... et voilà que le petit drôle tourne à la retenue et n'ose plus, avec son bec, produire ces débordements qui, naguère encore, changeaient sa cage en étang où les graines flottaient au gré des eaux comme l'arche de Noé dans la diluvienne inondation.

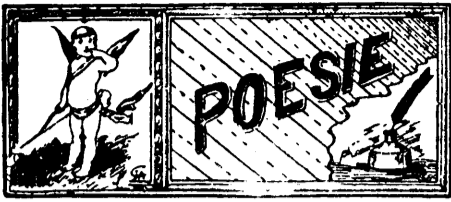
Ci-suit le discours d'un voyageur, à robe fourrée, venu visiter votre Favori : " O mon cher petit oiseau ! viens te poser à mon côté, ou attends moi je vais bondir vers toi. J'ai de douces pattes de velours pour te caresser. Je te renouvelerai une douce ballade en te pressant contre mon tendre cœur. Ne t'effraye pas de mes longues moustaches ; il y a dessous une jolie petite bouche qui te baisera avec plaisir..." L'oiseau gentil qui n'était pas dupé, a lancé des cascades de notes, des enflades de sons inouis, et a brodé une ariette délicieuse quand il a vu jaillir sur ce magistrat à pardessus d'hermine une onde vengeresse.

Adieu, mon frère ; pour ne me point mettre en oubliance, considère que je noircis encore tes cheveux, brunis ton teint et applique le pinceau dans la sombre couleur pour une teinte plus obscure de tes longs cils. Sur tes lèvres je mets... les miennes.

JULIETTE.

Pour copie conforme :

ROSEMADEC.



## A CELLE QUE J'AIME

Souvent j'ai lu dans tes beaux yeux  
Que tu m'aimais un peu, ma belle.  
Rien ne me rendait plus joyeux  
Que de voir s'allumer les feux,  
Les chastes feux de ta prunelle !

Tes yeux brillent comme une fleur  
Qu'argente une fine rosée.  
Et je crois voir sous leur ardeur,  
Comme des rayons de bonheur,  
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

Je devinais ton doux secret  
En voyant sur tes lèvres roses  
Paraître un sourire discret,  
C'était un amoureux décret  
Dont je lisais toutes les clauses.

Tes lèvres sont comme une fleur  
Que mouille une fine rosée.  
Et je crois voir sous leur chaleur  
Comme des rayons de bonheur,  
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

Quand tu cueillais des fleurs pour moi,  
Tu choisissais la plus jolie ;  
Celle qui m'avouait ta foi ;  
Celle qui de ta douce loi  
Tressait le lien qui nous lie !

Mais il était trois de ces fleurs  
Que baigne une fine rosée,  
Qui me montraient sous leurs couleurs  
Comme des rayons de bonheur,  
Ton cœur, ton âme et ta pensée.

Tant pis ! je brûle mes vaisseaux :  
Tes yeux avec leur doux poème ;  
Tes lèvres, comme un nid d'oiseaux ;  
Tes pleurs aux reflets de bijoux  
M'invitent aux aveux : Je t'aime !

Toi, ma jolie et fraîche fleur,  
Qui brilles parmi la rosée,  
Laisse moi voir en ta candeur  
Comme des rayons de bonheur,  
Ton cœur, ton âme et ta pensée !

*René Le May*



## LA TERRE PATERNELLE

(Suite et fin)



Un peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles ; il comprit tout : son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolent assis au foyer paternel ! Il n'en entendit pas davantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive la nuit déjà close. Il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle de l'auberge où, plusieurs années auparavant, s'était décidée sa vocation ; il y entre, se fait connaître, et demande des renseignements sur son père. Celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison ; on lui indique à peu près le quartier où il logeait. Charles reprend sa course, et se décide enfin à

frapper à la porte la plus voisine : c'était chez le père Danis.

— Ouvrez, répondit une voix forte.

— Ah ! s'écria le père Danis en apercevant Charles, en v'là-t-il un mangeur d'lard ! Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac. Assis-toi, mon garçon, et, dis-moi, quand es-tu arrivé ?

— Cette après-midi, monsieur.

— Ah ! tu es un des voyageurs arrivés par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

— Oui, monsieur.

— Et tu viens te promener à la ville ?

— Non, monsieur, je suis à la recherche de ma famille, que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

— Et comment s'appelles-tu, mon garçon ?

— Charles Chauvin, monsieur. Je....

— Dieu du ciel ! s'écria le père Danis en se levant brusquement de son siège, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait. Eh bien ! Marianne, ne te l'avais-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère ? Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va ! Tes parents sont depuis longtemps dans la plus grande misère ; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau. Pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et comme ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont. Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages ? apportes-tu de l'argent avec toi ?

— Oui, monsieur ; mes gages me sont presque tous dus par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

— Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils ; viens-ici que je t'embrasse.

Et le père Danis serra Charles contre son cœur.

— Allons, mon garçon, tu es bien fatigué, repose-toi un peu et prends quelque chose.

— Merci, monsieur, j'ai hâte de revoir mon père.

— Hé bien ! mon garçon, je m'en vais t'y mener ; mais va doucement, parce que ça va leur faire un coup, surtout à ta pauvre mère. Mais laisse-moi faire ; j'entrerai le premier et j'arrangerai la chose. Allons, Marianne, donne-moi mes béquilles.

Et tous deux sortirent.

— Ah ça ! mon garçon, ne va pas trop vite, je ne pourrai te suivre. Il y a eu un temps où je t'aurais battu le chemin ; mais, à présent, je n'ai plus de jambes.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à la demeure de Chauvin. Le père Danis ouvrit sans frapper, et, entrant le premier.

— Tenez, mère Chauvin, je vous avais bien dit que tôt ou tard vous auriez des nouvelles de votre fils : voici un voyageur qui arrive et qui va vous en donner.

Charles promena ses regards sur un homme déjà âgé et sur deux femmes, dont la misère et la souffrance avaient tellement altéré les traits qu'il ne les reconnut point. Lui qui les avait quittés à peine sorti de l'adolescence et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour.

— Ah ! monsieur, dit la mère en s'adressant à Charles, n'apportez-vous des nouvelles de mon cher fils ?

A ce son de voix bien connu, Charles avait reconnu sa mère, il voulait répondre ; son cœur se gonfla, sa langue resta muette ; il demeura immobile.

La mère, interprétant ce silence en mauvais augure

— Ah ! père Danis, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la douleur d'apprendre moi-même de ce voyageur que mon pauvre Charles est mort ?

— Mort ? s'écria le père Danis, une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous.

— Ma mère ! maman ! cria Charles en se jetant dans ses bras....

— Pauvre enfant, disait-elle d'une voix éteinte, je ne te reconnais plus... je crois pourtant que tu es mon fils.... Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières....

Pendant ces tendres embrassements, une médaille

sortit de la poitrine du voyageur et effleura la main de la pauvre femme.

— Ah ! s'écria-t-elle, ma chère médaille !....

Ah ! oui, c'est mon fils.... c'est mon Charles !....

A peine Charles se relevait-il des étreintes maternelles qu'il fut saisi de nouveau par son père et Marguerite, qui l'attiraient à eux en le couvrant de baisers.

— Eh ! mon Dieu ! dit le père Danis, laissez-le donc un peu respirer, ce pauvre enfant.

Bientôt Marguerite, s'échappant des bras de son frère et, ne se possédant plus de joie, sauta au cou du père Danis.

— Ah ! bon monsieur, c'est vous qui nous rendez mon frère, ce pauvre Charles.

— Hé ! non, non ma fille.... Hé ! mon Dieu ! laissez-moi donc.... vous allez me jeter à terre.... vous m'étouffez.... Allons, je crois qu'elle veut me faire pleurer aussi....

Pendant ces scènes attendrissantes, le vieux chien Mordford, qui avait grondé sourdement en voyant cet étranger, avait bien vite flairé son ancien maître : le pauvre animal avait pardonné depuis longtemps à Charles la blessure qu'il lui avait faite en partant et qui l'avait rendu boiteux, et il s'était attaché à sa jambe en poussant des hurlements de joie.

Les voisins s'étaient bien vite aperçus qu'un rayon de bonheur avait enfin pénétré sous ce toit de misères, et partageaient cordialement la joie de la famille Chauvin ; ils vinrent en foule les féliciter du bonheur inespéré qui venait de leur arriver.

## CONCLUSION

Nous renvoyons à plus tard le récit des aventures de Charles, qui occupèrent les jours qui suivirent son arrivée, et que le père Danis ne manqua point de corroborer et même de commenter, tout comme s'il y eût pris une part active.

Charles, habitué au grand air des lacs et des forêts, étouffait dans l'étroit réduit qu'habitait sa famille. Il songea donc à s'établir à la campagne. Une occasion se présenta bientôt d'elle-même. Le nouveau propriétaire de la terre de Chauvin paya à son tour le tribut à la nature. La terre, mise en vente, fut achetée par Charles ; et cette famille, après quinze ans d'exil et de malheurs, rentra enfin en possession du patrimoine de ses ancêtres.

Quand le père Danis vit s'éloigner ses bons voisins, ce fut à son tour à verser des larmes. Charles en fut touché, et, ayant appris que ce brave homme avait secouru sa famille dans la détresse, il trouva place dans la ferme pour lui et pour sa vieille Marianne.

\* \*

Quelques-uns de nos lecteurs auraient peut-être désiré que nous eussions donné un dénouement tragique à notre histoire ; ils auraient aimé à voir nos héros disparaître violemment de la scène les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans de nos jours. Mais nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, et que l'exquise que nous avons essayé d'en faire eut été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons aux vieux pays que la civilisation a gâtés leurs romans ensanglantés ; peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités, et, quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière, avec une modeste croix de bois pour indiquer au passant le lieu de son repos.

Encore donc un coup de pinceau à un riant tableau de famille, et nous avons fini.

Le père Chauvin, sa femme et Marguerite recouvrèrent bientôt, à l'air pur de la campagne, leur santé affaiblie par tant d'années de souffrances et de misères. Cette famille, réintégrée dans la terre paternelle, vit renaître dans son sein la joie,

l'aisance et le bonheur, qui furent encore augmentés quelques temps après par l'heureux mariage de Chauvin avec la fille d'un cultivateur des environs. Marguerite ne tarda pas à suivre le même exemple ; elle trouva un parti avantageux, et alla demeurer sur une terre voisine. Le père et la mère Chauvin font déjà sauter sur leurs genoux des petits-fils bien portant. Le père Danis se charge de les endormir en leur chantant d'une voix cassée quelques anciennes chansons de voyageurs.

Nous aimons à visiter quelquefois cette brave famille, et à entendre répéter souvent au père Chauvin que la plus grande folie que puisse faire un cultivateur, c'est de se donner à ses enfants, d'abandonner la culture de son champ et d'emprunter aux usuriers.

*Joséphine Vautier Heilmann - Valenciennes*

## NOS CORRESPONDANTS A L'ETRANGER



Mlle Jeanne Heilmann—(Jean Rival)

Gage de sincérité dans ses promesses, toujours circonspectes autant que modestes, LE MONDE ILLUSTRÉ a maintenant un bien doux engagement à remplir envers ses nombreux lecteurs : celui qu'il prenait naguère de leur faire connaître tour à tour ses "Correspondants à l'étranger," dont les écrits richement variés viennent, dans ses colonnes, faire leurs délices, de temps à autre.

Doux engagement, ai-je écrit ; c'est en effet besogne bien aimable que de présenter à un public intelligent, capable de les apprécier à la mesure de leur mérite, d'aussi intéressantes personnalités que celle de Charles Fuster, il n'y a pas bien longtemps, et celle de Jean Rival, aujourd'hui. La fine plume, tant attrayante, que je viens de personnifier sous ce nom de Jean Rival, mérite bien l'honneur de suivre immédiatement, le maître, rédacteur en chef du *Semeur*, de Paris, dans la série d'élite que nous avons inaugurée. Cet honneur, nous le lui accordons de grand cœur.

Malgré l'allure toute masculine qu'affecte ce joli nom de JEAN RIVAL, nous n'aurons pas de peine à convaincre nos lecteurs que notre gentil correspondant est en réalité une jeune et charmante Parisienne—Mlle Jeanne Heilmann, de son vrai nom,—pour peu qu'ils aient arrêté leur regard sur l'exquise photographie que nous reproduisons ci-haut.

Pour ceux qui voudraient bien considérer ce portrait, il nous serait parfaitement inutile d'écrire plus longtemps : il y a tout un poème dans cette mâle figure de femme, dans ces grands yeux doux et forts à la fois, et ce poème c'est celui même de la vie de notre héroïne. Admirez le galbe de cette figure distinguée, et dites si vous n'y lisez pas en même temps : talent, énergie, détermination, courage ; belle âme, bon cœur, brillant esprit, et jus-

qu'à l'affabilité la plus délicate de la femme, sous des apparences peut être un peu plus rigides. Ce sont, de fait, les notes distinctives de la vie, encore toute fraîche et neuve, mais bien accentuée pourtant, de Mlle Heilmann.

Ce noble buste de femme, que l'on croirait presque, pour le fini de ses lignes, l'harmonie et l'expression sincère de ses traits délicatement vigoureux, un spécimen choisi de l'art antique—n'était l'aspect bien moderne du gracieux modèle—ce buste seul révèle à l'observateur toutes les particularités que j'ai dites ; mais ceux-là s'en rendent compte bien mieux qui jouissent de l'avantage d'être en relations suivies avec la jeune et brillante publiciste parisienne.

Parisienne, oui, par éducation, mais, comme pour être plus parfaite, avec un cœur d'Alsacienne : c'est à Colmar, en Alsace, que naquit Mlle Heilmann, à l'aurore des sombres jours où sa chère province rhénane allait, pour un temps, cesser d'être française. Aussi, née à la veille de cette guerre terrible de 1870-71—oh ! que va penser de moi cette digne et spirituelle co-sœur en lettres qui me recommandait naguère, comme mesure de prudence, de ne jamais préciser la date de naissance dans une biographie de femme ?—née, dis-je, avec cette guerre qui devait être fatale à son pays, Mlle Heilmann grandit avec plein son cœur de ces sentiments de fier patriotisme, d'héroïque résistance à la germanisation, qui font l'honneur et la gloire de sa race. Conséquence naturelle : c'est vers la France qu'elle tourna ses regards, lorsqu'après des revers de fortune, il lui fallut choisir une carrière.

Toute jeune, elle avait senti se décider sa vocation littéraire, et rêva de se faire à son tour une place dans le monde des lettres. Elle vint donc se fixer à Paris, avec sa mère, et commença vaillamment la lutte. Elle connut tous les déboires toutes les déceptions, tous les âpres combats des débuts, dans une carrière encombrée et difficile entre toutes. Mais avec sa persévérance et sa ténacité d'Alsacienne, elle se jura de triompher des obstacles. Et aujourd'hui, si elle ne brille pas encore au premier rang, elle tient déjà, dans les lettres, une place des plus honorables.

Couronnée deux fois à l'Académie Clémence-Isaure (anciens Jeux Floraux) de Toulouse, elle a remporté plus récemment un nouveau succès, un premier prix, au grand concours littéraire de l'*Arlequin*, à Paris. Elle collabore à de nombreux journaux et revues ; citons entre autres : le *Semeur*, le *Magazine Français Illustré*, où elle a publié une série de pittoresques "Croquis alsaciens" pris sur le vif, le *Moniteur de la Mode*, le *Saint-Nicholas*, diverses publications suisses, etc, etc.

Jean Rival n'a pas encore de "volume" à son actif ; mais nous pourrions avant peu saluer l'apparition d'un roman très parisien, signé de son nom, sous ce titre alléchant : *Chroniqueuse*. Ce n'est plus être indiscret que d'en parler, car à Paris, on l'annonce déjà très haut, bien que ce soit "une première," et on l'attend comme un événement en librairie.

Il convient aussi de donner crédit au jeune romancier, débutant mais dans l'abondance, pour le très joli roman-feuilleton, absolument inédit et très intéressant, qu'il fournit actuellement au *Gleaneur*, de Montréal, en même temps que de gentilles et amusantes *Lettres d'une Parisienne* pour les heureuses lectrices de cette revue bi-mensuelle (\*). Il y a là encore ample matière pour un fort beau volume ; et, grâce aux sympathies du jeune auteur parisien pour notre Canada français, les lecteurs canadiens auront eu la primeur de ce roman que Paris acclamera un jour : *Le crime des Bruyères*.

Comme on vient de voir, il faut encore ajouter à la nombreuse liste des publications européennes, où j'allais omettre de compter le *Figaro*, qui lui a récemment ouvert ses colonnes—honneur marquant !—il faut ajouter LE MONDE ILLUSTRÉ et le *Gleaneur*, de Montréal, où Jean Rival veut bien écouler de temps à autre sa prose si charmeresse.

Outre les contributions sus-mentionnées, son bagage littéraire se compose jusqu'à présent de nombreuses nouvelles, des genres les plus divers tantôt gracieuses, tantôt tragiques et d'articles

(\*) *Le Gleaneur*, 1588, rue Notre-Dame, Montréal : \$2.00 par année.

variés, études, chroniques, fantaisies. Son style, élégant et clair, est toujours châtié, coloré, essentiellement moderne.

Point n'est besoin d'insister sur ce point auprès de nos lecteurs et lectrices qui connaissent bien Jean Rival pour l'avoir savouré, depuis qu'il est des nôtres, dans ses fines nouvelles et légendes. Encore cette fois, le conte exquis que nous donnons, de cette alerte plume, et inédit : *Les nains*, dira mieux que je ne le pourrais faire les ressources abondantes de son talent.

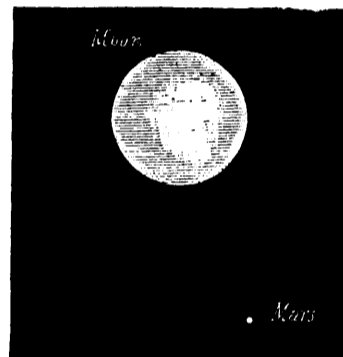
Avant de clore mes humbles notes, bien peu dignes du sujet, je tiens à rendre hommage à un autre charme que possède Mlle Jeanne Heilmann : celui de cumuler, avec la finesse de sa plume, la richesse d'une belle voix de soprano, ce qui la fait également applaudir, raconte la rumeur, dans les salons où on l'écoute, ravis, et dans les boudoirs où on la lit, charmés.

Maintenant, je n'ai plus qu'à souhaiter cette bonne fortune au MONDE ILLUSTRÉ : le concours durable de ce collaborateur aimable et aimé que lui est JEAN RIVAL.

*Eulès Saint-Clair*

## LA PLANÈTE MARS ET LA LUNE

C'a été un fort intéressant spectacle que celui offert par la planète Mars dans la soirée du 7 août, alors qu'elle a paru stationner, plusieurs heures durant, tout près de la pleine lune, tel que représenté en la gravure ci-jointe. Si l'on réfléchit que cette planète est éloignée de nous de 35,000,000



de milles tandis que 240,000 milles seulement nous séparent de la lune ; que le diamètre de Mars est à peu près double de celui de la lune, et qu'elle a elle-même deux petites lunes gravitant dans son orbite, il ne sera plus nécessaire d'évoquer l'antique idée de savoir si Mars est habitée et si la lune ne l'est pas pour montrer l'intérêt qu'offrait cette phase.

## NOUVELLES A LA MAIN

"Le temps ne ressemble pas à la plupart des poivrots. Lorsqu'il est gris, il est triste."

\* \*

Comment ! monsieur Boireau, vous allez vous baigner en sortant de table ?

—Pourquoi pas ?

—Mais, vous allez vous noyer ?

—Oh ! ne craignez rien ; je n'ai mangé que du poisson.

\* \*

Scène de ménage :

Monsieur.—Ah ! ça, Zénobie, est-ce que tu ne vas pas bientôt sortir du bain et t'habiller pour le bal ce soir ?

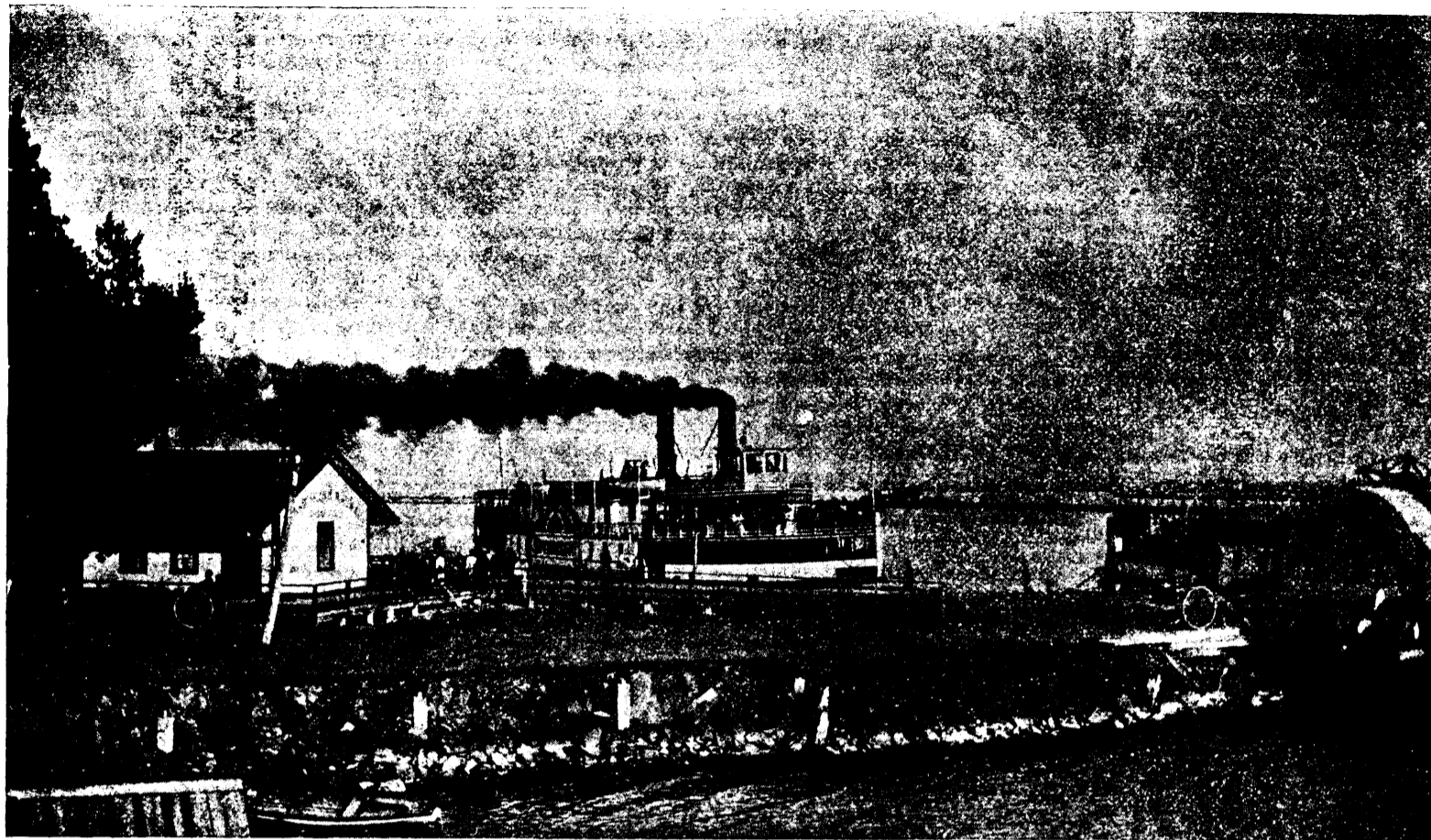
Madame.—Oh ! j'ai du temps devant moi.

Monsieur.—Du temps devant toi. Du temps devant toi. Ça ne constitue pas un costume suffisant !

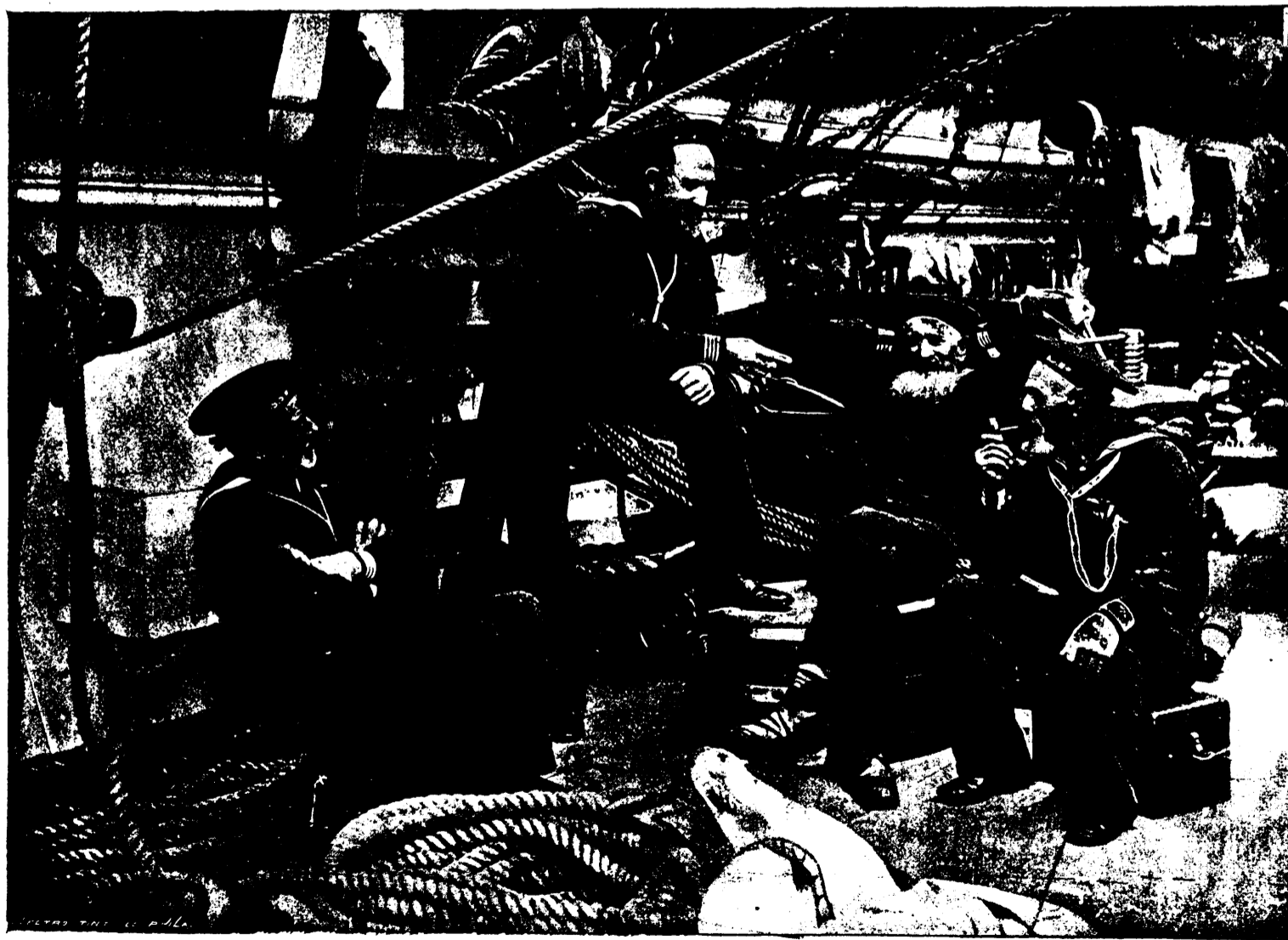
Lorsque vous êtes faible, accablé, abattu, la SARSEPARILLE DE HOOD est la vraie médecine pour vous rendre vos forces et vous donner appétit.



LA RÉCOLTE—AU REPOS



A TRAVERS LE CANADA—SUR LA JETÉE DE LACHINE  
Photographie J. N. Laprés — Photogravure Armstrong



LA VIE A BORD—CAUSERIE





## PRINTEMPS

SONNET

Oh ! les bois, les prés verts, les premières douceurs  
Du printemps rose où passe une exquise caresse,  
Et dans les cœurs, l'amour,—ineffable promesse,  
Qu'avril enchante par la saison des bonheurs !

Partout les trilles gais de mes merles moqueurs  
Egrènent leurs chansons joyeuses de jeunesse,  
Et je sens en mon être une troublante ivresse,  
Devant mes grands pommiers, blancs et roses de fleurs...

Ami, c'est la saison des baisers sous la treille,  
La saison des baisers gourmands par les sentiers,  
Des doux propos d'amour.—Beaux rêves printaniers....

Donc ! Avril est en fête, et le cœur se réveille,  
—Et puisque tôt ou tard, il faut subir le sort,—  
Aimons ! L'amour n'est il pas vainqueur de la mort ?....

*J. B. Chatrian*

Bruxelles (Belgique), 1892.

## LES NAINS

(CONTE D'APRÈS UNE LÉGENDE ALSACIENNE)



On rencontrait dans les campagnes autrefois—il y a bien, bien longtemps—de tout petits hommes, pas plus grands que des enfants de six ou sept ans. Gracieux et parfaitement proportionnés, ils avaient des cheveux gris et de longues barbes blanches qui les faisaient ressembler à des vieillards ; mais leur teint frais, leurs joues roses, leurs yeux vifs et l'agilité de leur démarche et de tous leurs mouvements indiquaient la force et la jeunesse. On les voyait, toujours très affairés, courir par les champs et les bois, parfois même sur la route, saluant les passants d'un sourire ou d'un geste amical. Un capuchon brun, pointu, leur encadrait le visage, et, en toute saison, un long manteau de même couleur les enveloppait jusqu'à terre, cachant entièrement leurs pieds.

Ces petits personnages étranges étaient des nains. Ils avaient été créés tout au commencement du monde, en même temps que les fées et les géants, et, comme eux, ne devaient jamais mourir. Ils vivaient ordinairement sous terre, travaillant à extraire les matières précieuses et les pierres fines dont ils faisaient de merveilleux bijoux. Chacun, disait-on, avait, dans sa demeure souterraine, sa femme, des enfants et son petit ménage dont les ustensiles étaient d'une richesse extraordinaire. Ils ne mangeaient que dans la vaisselle d'argent, avaient des meubles en or massif, et des tapis et des tentures d'un prix inestimable.

Doux et compatissants autant qu'industriels, ils n'apparaissaient jamais au grand jour sans faire quelque bonne action. Ils connaissaient toutes les misères et ne manquaient aucune occasion de les soulager. On citait dans le pays mainte pauvre famille qui, dans les hivers rigoureux, quand l'ouvrage chômait, que le dernier morceau de pain était mangé et que les petits criaient de faim, avait trouvé, le matin, sur la table, une bourse pleine. Nul autre qu'un bon nain n'avait pu entrer ainsi à travers les portes fermées, et changer la détresse en une subite aisance.

On connaissait d'ailleurs les endroits par où ils montaient sur la terre. Le principal était la Grotte aux Nains. Elle était située dans la Forêt d'Argent, morne et sombre bois de pins dont les aiguilles prenaient au soleil les reflets d'un gris métallique.

La Grotte aux Nains faisait la joie des enfants

du village voisin. Ils y allaient en troupe guetter les mignons génies qui sortaient un à un chaque matin pour vaquer à leurs occupations. D'abord les bébés, les tout petits, avaient peur de ces longs manteaux bruns et de ces barbes grises. Un sourire, un bon regard, parfois même quelque jouet étrange apporté par les cobolds les rassuraient bien vite. Et l'on devenait bons amis, et toute la jeunesse du village faisait de la Grotte aux Nains sa promenade favorite.

Un jour, des garçons et quelques fillettes résolurent d'aller rendre visite à leurs petits protecteurs et de voir du même coup leur royaume mystérieux dont ils rêvaient tant. Munis d'un flambeau, ils s'aventurèrent dans la caverne, s'exhortant au courage, se raillant mutuellement d'avoir peur et faisant les braves à qui mieux mieux. Ils suivirent un long couloir serpentant entre les rochers. Des bêtes hideuses, des couleuvres, d'énormes araignées fuyaient devant eux, grimpaient le long des parvis. Plus d'un regrettaient déjà d'avoir entrepris cette expédition, mais aucun ne voulait avouer sa terreur.

Le chemin se rétrécissait de plus en plus ; par moments, il fallait se baisser pour avancer ; puis on se trouvait subitement dans des espèces de salles immenses. L'air, pourtant, se faisait rare ; une odeur de cave prenait à la gorge. Ils croyaient entendre des bruits extraordinaires, regardaient partout avec méfiance. La lanterne faisait danser autour d'eux des ombres fantastiques. Ils n'osaient prononcer un seul mot.

Brusquement, à un tournant, un coup de vent violent et subit éteignit la lumière. Alors ce fut une déroute générale. Les enfants épouvantés se heurtaient dans l'obscurité, cherchant vainement une issue et ne sachant de quel côté se diriger, ils se mirent à pousser des cris de terreur qui éveillèrent de formidables échos sous ces hautes voûtes.

Une leur parut, tremblante, qui bientôt grandit. Ils se blottirent les uns contre les autres, muets, retenant leur souffle. Alors une voix flûtée, bien connue, se fit entendre :

« Ah ! ah ! vous voilà punis, mes chéris, dit un nain qui parut, une torche à la main, au fond de la grotte. Vous avez voulu connaître notre demeure, et vous apprenez à vos dépens que l'entrée en est défendue aux humains. Venez, venez, je vais vous reconduire au beau soleil du bon Dieu. Vous avez eu peur : c'est bien fait, je ne vous plains pas. Cela vous rappellera une autre fois que la curiosité est un vilain défaut, et fait faire bien des sottises. »

Oui, la curiosité est un vilain défaut ; oui, on en est parfois sévèrement puni ; mais elle est tellement naturelle à l'homme, que toutes les leçons ne servent à rien.

Après leur aventure de la grotte, les enfants auraient dû, n'est-ce pas ? être raisonnables, se dire que les cobolds étaient déjà bien généreux de secourir les hommes, à qui ils ne devaient rien, qu'il fallait les laisser maîtres chez eux et libres de garder tous leurs secrets.

Eh bien, pas du tout : les petits vauriens voulurent en savoir encore davantage. Et comme les femmes sont, dit-on, plus curieuses encore que les hommes, ce furent les fillettes, cette fois, qui eurent une idée.

—C'est drôle pourtant, pensa l'une, que les nains ne montrent jamais leurs pieds. Pourquoi donc ont-ils de si grands manteaux qu'ils ne relèvent même pas lorsqu'il y a de la boue ?

Elle soumit la question à ses compagnes qui furent frappées de cette particularité. En effet, personne ne pouvait se vanter d'avoir vu les pieds des nains.

—Bien sûr qu'ils les ont de travers, dit l'une.

—Ils ont peut-être des jambes de bois, fit une autre.

De supposition en supposition, elles furent si intriguées qu'il leur fallut à tout prix avoir le mot de l'énigme.

Mais comment faire ? Demander au premier cobold venu de montrer ses pieds ? S'il avait quelque chose à cacher, il n'y consentirait pas. Alors quel moyen employer ?

Pendant plusieurs jours, ce fut la préoccupation constante de toutes ces jeunes cervelles. Enfin, on s'arrêta à un plan fort ingénieux.

Les fillettes savaient que les nains sortaient habituellement au lever du soleil. Elles se réveillèrent un matin avant le jour, s'échappèrent sans être vues, et se rendirent, avec des airs mystérieux, à la Forêt d'Argent. Arrivées devant la grotte, elles répandirent à l'entrée une légère couche de sable fin qu'elles avaient apporté dans un petit sac, puis coururent se cacher dans les broussailles, de manière à voir sans être vues.

Le ciel se teignait de pourpre. Par une échappée entre les arbres, on voyait monter doucement les brumes de la vallée, tandis que l'orient se dorait merveilleusement.

Au moment où le premier rayon de soleil vint frapper les pins argentés, deux nains parurent à l'entrée de la grotte, puis un autre, et d'autres encore. Ils s'avancèrent de quelques pas et s'arrêtèrent pour admirer le beau spectacle de la nature.

Alors des têtes curieuses se levèrent dans les buissons, des cous se tendirent, des yeux s'écarquillèrent, et brusquement, un immense éclat de rire retentit, qui continua, grandit, convulsif, inextinguible, répété au loin par tous les échos. On eût dit que la forêt tout entière se mettait à rire. Le vent riait dans les arbres, les aiguilles argentées des pins s'entrechoquaient en riant, le ruisseau riait en courant sur la mousse, les oiseaux, dans les branches, se penchaient pour mieux voir, et riaient, riaient.

Les cobolds, effarés, se retournèrent, virent les fillettes qui se roulaient et se tenaient les côtes, regardèrent autour d'eux avec effroi, et tout à coup aperçurent par terre, sur le sable fin où ils avaient marché, les empreintes de pieds de boucs et de pattes de canards, les empreintes de leurs pieds ! Hélas ! c'était là cette disgrâce qu'ils cachaient si soigneusement depuis des siècles ! En un instant, elle était découverte ; ils étaient trahis, perdus !

De grands sanglots soulevèrent leurs poitrines ; ils se cachèrent le visage, relevèrent leurs manteaux pour mieux courir et s'enfuirent honteux au fond de la grotte, en montrant leurs petits sabots de chèvres et leurs pattes d'oiseaux, jaunes et palmées, qui trottaient, trottaient à toute vitesse, tandis que les fillettes, à demi-pâmées, ne pouvaient cesser de rire.

Ah ! fillettes, vous ne riez plus : vous avez fait enfuir pour toujours les bons nains de la Forêt d'Argent. Jamais plus ils ne sont revenus, car ils n'ont pu vous pardonner votre curiosité et votre moquerie.

Et maintenant, dans les longs hivers, quand l'ouvrage chôme et qu'il n'y a plus de pain au logis, les pauvres gens ont beau se tordre les mains, les petits ont beau crier de faim, jamais plus on ne trouve au matin, sur la table, la bourse pleine que les cobolds compatissants y déposaient jadis.

*Jean Rivet*

Paris, 1892.

## SOUVENIRS D'ENFANCE

LA TOMBE DE MA PETITE AMIE



J'ai voulu, ces jours derniers, profiter du beau temps pour revivre des souvenirs de mon enfance. J'ai donc pris le train et suis parti là-bas, dans une province voisine. J'avais hâte d'arriver ; mais, dès que je fus sur la grand'route, je marchai lentement, tout lentement, rêvant à elle... à elle disparue, perdue à jamais.

Elle avait quinze ans, j'en avais seize ; elle était gamine et ingénue, j'étais gamin et naïf et nous nous aimions sans penser à mal, sans penser à

rien, qu'à nous sourire en nous disant des paroles tendres mais frivoles. En nous les disant, nos joues rougissaient, ses regards timides fixaient les miens, nos mains frémissaient étreintes. Jamais rien dans la vie ne me fut si bon, ne me fut si doux ! J'ai pourtant aimé depuis, aimé en naïf, en passionné, aimé des sincères, des passionnées, des naïves, des coquettes... Mais ce n'était plus ça... Et voilà pourquoi, l'autre jour, je suis allé voir là-bas, dans une province voisine, la petite maison où nous nous sommes aimés... Ah ! je vous assure, mon cœur battait fort. J'étais aussi ému qu'au cher temps d'enfance, alors qu'elle m'attendait, fiévreuse, dans l'ombreuse allée...

Je l'ai revue, l'ombreuse allée ; mais il m'a fallu fermer les yeux pour la revoir, elle, la revoir souriante, si jolie, si mignonne ! Elle me tendait la main, je la prenais, je la gardais, et, à petits pas, mes yeux dans ses yeux, nos traits épanouis, nos lèvres souriantes, nous allions, continuant à nous sourire, à nous regarder... Et c'était bien délicieux !

Au bout de l'allée, il y avait un champ, un grand champ de blé. Je l'ai revu, le champ de blé, et me suis assis au rebord du fossé, là où jadis nous nous asseyions. Et là, j'ai rêvé en fermant les yeux pour la mieux revoir ; mais de temps, en temps, je les rouvais sur les épis mûrissant. C'étaient les mêmes épis, émaillés des mêmes coquelicots, effleurés des mêmes papillons, frétilant sous la même brise. Tout le champ était semblable au champ d'antan, mais moi, j'étais plus vieux et plus triste...

Au bout du champ, il y avait un pré. Je l'ai revu, le pré, et me suis assis sur le tertre vert où elle s'asseyait, et puis j'ai rêvé en fermant les yeux pour la mieux revoir cueillir les bluets, les marguerites, les boutons d'or. Le pré était pareil à autrefois et les fleurs aussi ; mais elle était, elle, un souvenir, une ombre, légère en ma mémoire, lourde en mon cœur... Passons, passons vite ! Je puis bien la revoir en fermant les yeux, mais pas lui souffler à l'oreille, comme autrefois, ces douces paroles : Je t'aime !

Tout le long du pré coule la rivière. Oh ! la rivière, ce n'est qu'un ruisseau ! Il est tout étroit ; c'est une miniature ! Et moi qui le croyais une si belle rivière ! Rivière autrefois quand j'étais petit, que je connaissais seulement mon village, ruisseau maintenant que j'ai trop connu de villes et de fleuves... Ah ! combien de choses sont, en cette vie, comme mon ruisseau qui est tout petit, mais me parut grand quand j'avais les yeux au bout de mon cœur... De même les hommes : de loin, ils sont grands et de près, petits...

Allons ! quittons-le, le cher ruisseau, je pourrais parfois être trop peiné en me souvenant qu'il était miroir reflétant chaque jour notre double sourire, sourire qui disait : " Je t'aime ! je t'aime, " car lorsque l'on aime on ne parle pas ; mais on se sourit !... Vite, vite, traversons le pont. Ah ! la toute petite arche ! Moi qui la croyais si grande !...

De l'autre côté, il y avait l'église, puis, tournant à droite, la voie conduisant au cimetière... Oh ! le cimetière ! comme il est grand ! Il faut ajouter qu'ici nous venions peu. Quand on est enfant, la mort est si loin qu'on n'y songe guère. Songer à mourir, pensions-nous, c'est bon pour les vieux, les vieux et les fous... Elle n'était, pourtant, ni vieille ni folle, et elle est là-bas... là-bas, où je n'ose regarder la croix, pas même avancer... Allons-y quand même — il faut ici se faire une raison...

C'est donc là sa tombe, ce carré de marbre gravé à son nom... C'est là qu'elle repose, ma petite amie, qui avait quinze ans quand j'en avais seize, et que j'ai aimé tant et si chagement ! Oh ! la vie ! la vie ! comme elle s'écoule, comme elle s'enfuit dès qu'on a quinze ans !... Tu es là-dessous, ma douce petite amie, et pour te revoir je ne puis rien faire, rien, que fermer les yeux... Mais non, je ne puis... Quand les larmes viennent, les paupières sont pleines, pleines à ne pouvoir plus se fermer.

Voici quelques fleurs cueillies dans le pré, au bord du ruisseau, puis dans l'allée, près du vieux banc moussu où nous nous asseyions... Elles sont

pour toi. Je les laisse, amie, sur le marbre blanc auprès de ton nom et te dis adieu...

Je vais retourner en la grande ville tâcher d'être un homme, puisque je ne puis redevenir enfant, redevenir petit !

*Wilaine Paquet*

Septembre 1890.

## NOTES ET FAITS

### Une vengeance d'hirondelles.

Un journal de l'Ouest raconte une singulière histoire. Ces jours derniers, un cultivateur constata avec étonnement qu'un trou qui abritait un nid d'hirondelles dans un pavillon de son jardin, avait été bouché. Il le rouvrit au moyen d'un couteau et trouva dans le nid cinq jeunes moineaux, à peine couverts d'un léger duvet. Les petits oiseaux étaient asphyxiés. On suppose que des moineaux avaient expulsé les hirondelles de leur domicile et que celles-ci, profitant de l'absence des parents, s'étaient vengées à leur façon.

\* \* \* \*

### Les glaces et leurs dangers

Les glaces et les sorbets, que les gourmets savourent avec délices, sont coupables de bien des méfaits. Sans proscrire ces délicieuses gourmandises, il faut en user avec ménagement. Prenons-les par petites fractions, laissons-les fondre dans la bouche, nous aurons tout l'agrément sans redouter les conséquences.

A ceux qui tiennent au sorbet, nous conseillerons le sorbet au rhum, qui offre moins d'inconvénients que les autres.

Enfin si, par hasard, dans une soirée, une réunion, vous sentez que l'estomac se fâche et que la glace a produit de désastreux effets, dédaignez l'eau chaude que Guérard préconise, et recourez à un verre de vin chaud, de punch, ou à une tasse de thé brûlant.

\* \* \* \*

### L'art de s'habiller

Sait-on par quel détail de toilette une femme peut se faire paraître plus grande ou plus petite qu'elle n'est réellement ?

Voici le procédé, qui est bien simple :

Toute femme qui portera une jupe rayée en travers paraîtra plus grande, et elle semblera perdre de sa taille si cette même jupe est rayée en long.

Pourquoi ? On n'en sait rien, mais cela résulte d'une illusion d'optique qu'il est facile d'expérimenter.

Tracez très faiblement au crayon sur une feuille de papier deux carrés parfaits ; puis avec une règle, une plume et de l'encre, emplissez ces carrés de lignes parallèles rapprochées, horizontales pour l'un des carrés, verticales pour l'autre. Puis éloignez un peu le papier et vous constaterez que ces carrés parfaits vous sembleront un peu plus longs que larges dans le sens des lignes parallèles.

Et c'est ainsi qu'une jupe rayée horizontalement semble grandir la personne qui la porte, tandis que rayée verticalement elle lui fait perdre de sa taille.

\* \* \* \*

L'Echo de Paris a retrouvé une recette déclarée infaillible par un poète qui l'expérimenta sur lui-même lors de l'épidémie cholérique de 1832.

La voici :

Un quarteron d'indifférence.  
Autant de résolution,  
Dont vous ferez infusion  
Avec le jus de patience :  
Point de procès, force gaieté.  
Deux onces de société  
Avec quelque peu d'exercice,  
Point de soucis ni d'avarice,  
Trois bons grains de diversion,  
Aucun excès de passion...  
Vous mêlerez le tout ensemble,  
Pour en prendre, si bon vous semble,  
Autant le soir que le matin  
Avec un doigt de fort bon vin.  
Vous verrez que cette pratique  
Au choléra fera la nique !

## UN HOMME CHANCEUX

LA BONNE FORTUNE DE ERIC JOHNSON. — IL GAGNE \$2,500 AVEC UN BILLET DE LA LOTERIE DE LA LOUISIANE

Eric Johnson, de la rue Wesson, No 113, Chicago, est un homme chanceux. Il y a différentes manières d'être heureux. Certaines personnes se considèrent heureux par le seul effet de vivre, d'autres n'éprouvent de bonheur que quand leurs désirs sont satisfaits. Neuf cas sur dix l'argent est le désir éprouvé par la majorité.

M. Johnson doit certainement être heureux puisqu'il vit et qu'il a de l'argent. Il vient de gagner \$2,500 à la loterie de la Louisiane. Depuis plusieurs années, il n'a pas manqué de payer son tribut à cette institution, et enfin il vient d'être récompensé de sa persévérance.

Eric John, avec sa femme et un fils, occupe un logement de trois chambres d'un bas de maison de la rue Wesson. Il est employé à la factorerie de Cocoa de la rue Kinzie, Nos 89 et 91. Il ne reçoit qu'un modeste salaire pour son ouvrage, mais, comme tous ses compatriotes, il est économe et très rangé. La meilleure preuve de ceci, c'est qu'avec un salaire presque insignifiant, il a pu s'acheter une terre de 160 acres dans le Wyoming, dont le titre est passé au nom de sa femme.

### SA BONNE FORTUNE.

M. Johnson a dit au sujet de la chance qu'il vient d'avoir : " J'achetai un quarantième de billet pour le tirage de juin. C'est une habitude contractée que j'ai toujours suivie. En recevant la liste des numéros gagnants, je m'empressai de regarder les Nos avec autant d'espoir que de crainte. Quand je vis, en lettre noires et voyantes, le chiffre \$100,000 gagnés par le numéro que j'avais sur mon billet, je faillis devenir fou, et je ne pus croire que c'était réellement vrai.

" Alors mon fils prit la liste, et la comparant avec mon billet, il me dit que j'avais gagné \$2,500. Ma femme survint ensuite, et nous commençâmes à discuter sur la manière dont nous emploierions cet argent. Nous convînmes de placer notre argent sur des propriétés foncières, mais nous n'avons pas décidé au juste où nous achèterions des terrains. Nous allons continuer à demeurer dans ce logement et je vais travailler à la factorerie comme par le passé."

— Avez-vous déjà gagné quelque chose avant aujourd'hui ?

### BON PLACEMENT

— Oui, de légers montants. Il est souvent arrivé que le numéro approximatif du gros lot m'ait rapporté \$25 ou \$50. Ce gain de \$2,500 est la première somme importante que j'ai gagnée.

— Pensez-vous que le placement à la loterie de la Louisiane est avantageux ?

— Cela a été bien certainement prouvé pour moi. Une piastre par mois n'est toujours pas considérable et si le placement rapporte quelque chose, quand ce serait qu'en dix ans, ce sera toujours un placement qui aura rapporté. Dans tous les cas, la loterie m'a été personnellement très favorable, ma femme et moi en sommes convaincus.

Chicago Daily Globe, 24 juillet.



Mme WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la DYSPEPSIE. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

### SARSEPAREILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

DRS MATHIEU & BERNIER,

CHIRURGIENS - DENTIST

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours,

Extraction de dents sans douleurs avec l'électricité  
Dentiers faits sanspalais.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

**Aubergines farcies.**—Les peler, les couper en deux, les ciseler, les saler, leur faire rendre leur eau, puis les disposer sur un plat à gratin, les assaisonner, les arroser d'huile, puis mettre sur chaque aubergine une farce, soit maigre, soit grasse, arroser d'huile, semer sur le tout un peu de chapelure de pain, et cuire au four ou sous un four de campagne.

**Concombres à la crème ou à la béchamel maigre.**—Epluchez et videz des concombres, coupez-les en forme de dés; faites-les blanchir à l'eau de sel; égouttez-les; jetez les dans l'eau froide; faites les sécher dans une serviette; mettez-les ensuite, mais sans bouillir, dans une sauce faite avec de la crème, du lait, un morceau de beurre et un peu de farine, puis servez.

**Rognons de mouton à la brochette.**—Il faut les ouvrir par le milieu à l'opposé du nerf, en ôter la pellicule, passer au travers une petite brochette; assaisonnez-les de sel, de poivre, et mettez les sur le gril; quand ils seront cuits, mettez dans chacun un petit morceau de beurre frais pétri avec des fines herbes, et arrosez-les avec du jus de citron.

**Pommes de terre à la maître-d'hôtel.**—Coupez en tranches des pommes de terres cuites, mettez-les dans une casserole avec un bon morceau de beurre, sel et gros poivre; sautez les de temps en temps sur un bon feu, après quoi vous les arroserez avec une sauce à la maître-d'hôtel faite avec un bon morceau de beurre, du persil, des échalotes hachés très menu, du sel, du poivre et un jus de citron pétri ensemble et liés dans une casserole sur un feu doux. Servez ce ragoût le plus promptement possible.

**Omelette soufflée.** (Entremets)—Cassez des œufs dont vous séparerez les blancs et les jaunes; saupoudrez ceux-ci de sucre en poudre, et jetez dedans du reste de citron haché bien fin; mêlez le tout ensemble; ensuite frottez vos blancs d'œufs, versez-les dans les jaunes, et mêlez les de votre mieux; mettez suffisante quantité de beurre dans une poêle, placez sur un feu peu ardent. Dès que le beurre sera fondu, vous y verserez les œufs. Remuez l'omelette pour que le fond vienne dessus: quand vous verrez que l'omelette a bu le beurre, dressez-la en chausson sur un plat beurré que vous poserez sur un lit de cendre rouges. Jetez du sucre en poudre sur l'omelette; mettez la sous le four de campagne bien chargé de feu. Ayez soins de la servir de belle couleur.

UNE NOTE POUR VOUS

En considérant ce qu'a fait pour d'autres la Sarsaparille de Hood, n'est-il raisonnable de supposer qu'elle vous serait aussi profitable? Pour la scrofule et toutes les autres maladies du sang, pour l'indigestion, le mal de tête, la perte l'appétit, la fatigue chronique, le catarrhe, la malaria, le rhumatisme, la Sarsaparille de Hood est un remède sans pareil.

Les PILULES DE HOOD guérissent le mal de tête.

A LA CLASSE OUVRIÈRE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE,  
1551, rue Ste-Catherine

“August Flower”

J'ai hérité de ma mère quelque tendance à la dyspepsie. J'ai souffert pendant deux ans; j'ai consulté des légions de médecins. Ils ne m'ont pas soulagé.

**SOULAGE** Je me servis alors de votre August Flower et je me sentis guéri. Depuis ce jour, je puis m'endormir et je puis manger, et je sens que je suis en parfaite santé. Il y a trois ans que j'en ai pris et depuis ce

**DEUX JOURS** jour mémorable, je n'ai jamais été malade. Jamais je ne me passe de August Flower, et si je me sens constipé, une dose ou deux de August Flower me guérit. La beauté de cet. emédicine, est

**LA CONSTIPATION** que vous pouvez cesser d'en faire usage sans causer de mauvais effet au système. Pendant la maladie j'ai souffert ce qu'un homme peut souffrir; j'étais le plus

**VIE DE MISERE** misérable des hommes; je puis dire en concluant que je crois que l'August Flower guérira qui que ce soit de l'indigestion si on le prend à propos.

A. M. WEED,  
253, rue Bellefontaine,  
Indianapolis Ind.

LA SCIENCE VAUT L'OR

Ou dix moyens de gagner de \$2.00 à \$5.00 par jour en travaillant pour soi-même. Le capital et l'expérience ne sont pas nécessaires. Ouvrage facile et convenable pour personne de tout âge et des deux sexes. Prix de la copie 10 centins, franc de port à toute adresse sur réception du prix. Adressez vos lettres à

P. J. MIVILLE,  
P.O. Boite 8, St-Sauveur  
Québec.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chémate, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

**DESMARAIS & BELAIR**  
IMPRIMEURS DE MUSIQUE  
40, PLACE JACQUES-CARTIER

M. C. A. Desmarais a été employé chez MM. E. Senécal & Fils durant plusieurs années comme compositeur de musique et M. J. E. Belair a obtenu le 1er prix au concours typographique de 1888.

**LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC**  
AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,  
81, St-Jacques Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

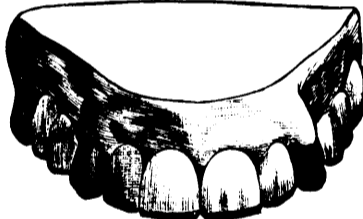
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.  
EVANS & SONS,  
Agents pour le Canada.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin.

N'oubliez pas l'adresse,  
FRED LAPOINTE,  
1551, Sainte-Catherine

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Le Musée des Familles**, publication bilingue Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 16 rue de la Harpe Paris France.

**LOUIS ROEDERER**  
ESTABLISHED 1800  
CHAMPAGNE  
16070 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1881  
CARTES BLANCHE A MAGNIFICENT RICH WINE  
CARTES BLANCHE VIN SEC THE PERFECTION OF A DRY WINE  
C. ALFRED CHOUILLOU AGENT - MONTREAL

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

“Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similes de nos signatures attachés dans les annonces.”

*Ed. Beaupre*  
*J. E. Early*  
*M. A. Abelle*

Commissaires

Nous, les sousignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lemaire, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE 300 sont.	7,500
100 PRIX DE 200 sont.	20,000
200 PRIX DE 100 sont.	20,000
300 PRIX DE 60 sont.	18,000
500 PRIX DE 40 sont.	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.	10,000
100 PRIX DE 50 sont.	6,000
100 PRIX DE 40 sont.	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.	39,960
------------------------	--------

\$434 prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquantième \$2; Un cinquantième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de paquets moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez:

PAUL CONRAD,  
Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHISES DE PORT.

**ATTENTION.**—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

# LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

## MORTE - VIVANTE

Beaufort était si près de Marceline qu'il la touchait presque. Heureusement, l'obscurité était venue ; les lanternes n'étaient pas allumées dans les arbres, puis son voile la protégeait.

Tout à coup, Beaufort dit, avec un lent sourire :

—Modeste... Gérard... Marceline Langon... Ces trois noms me rappellent un souvenir d'il y a vingt ans... Vous avez donc oublié, Valognes ?

—Eh ! vous avez raison, s'écria le gros manufacturier... Marceline, M. Beaufort est celui qui a si courageusement sauvé votre fille... Eh ! ma foi, cette rencontre est fort heureuse...

—Monsieur, dit Marceline d'une voix étouffée, je ne vous ai pas oublié et tous les jours, je prie Dieu qu'il vous donne le bonheur...

—Et Dieu ne vous a guère écoutée, madame, fit Pierre avec mélancolie mais continuez quand même... il se lassera peut-être de faire la sourde oreille...

—Modeste, dit Marceline, voici ton sauveur...

—Je suis très vieux, mon enfant, me permettez-vous de vous embrasser ?...

—Oh ! certes, dit la jeune fille tendant son front.

Et Marceline se tordant les doigts, murmurait :

—Rien ne lui dit que c'est sa fille !

Ah ! pourquoi donc était-elle venue ? Pourquoi n'avait-elle pas refusé ? Que venait-elle faire en cette fête ?... Est-ce que c'était sa place ? Elle était si tranquille, encore hier... Peu à peu ses souvenirs s'engourdissaient. Et voilà que, brusquement, sa vie était remise en jeu d'un seul coup...

Et elle se trouvait entre deux alternatives également douloureuses.

Où elle quitterait Creil, abandonnant Gérard qui n'avait plus besoin d'elle, et bien loin, en quelque coin perdu, elle s'enfuirait avec Modeste.

Mais comme cela était cruel de quitter un fils bien-aimé.

Où bien elle resterait, prête à toutes les tortures, à toutes les frayeurs, à toutes les angoisses, chaque fois qu'elle entendrait le nom de Pierre Beaufort... chaque fois qu'elle risquerait de le rencontrer...

Supporterait-elle une pareille vie ?

Rester, cela seulement était possible, car comment expliquerait-elle à Gérard sa résolution de le quitter ?

—Allons, Belle Ténébreuse, lui dit doucement Valognes à l'oreille, à quoi diable réfléchissez-vous ? Prenez mon bras et allons-nous-en...

Elle releva la tête. Alors elle s'aperçut avec étonnement qu'elle était seule avec le manufacturier. A quelques pas s'en allaient Daguerre et Beaufort. Et derrière, Modeste et Robert, d'un pas alerte.

On entendait, du côté du jardin, les premières mesures d'une valse.

—Oh ! mademoiselle, disait Robert avec chaleur, je n'ose, ou plutôt je ne sais comment vous dire combien vous êtes ravissante... Cela est banal, et ce soir tous les hommes qui sont ici le diront à toutes les femmes qui s'y trouvent... C'est pourquoi, mademoiselle, je vous supplie d'oublier mon compliment que vous entendrez sans doute dans d'autres bouches que la mienne.

Elle rougit de plaisir. Elle avait eu, du reste, tout de suite, en entrant, un succès complet,— de curiosité d'abord,—l'originalité de son costume attirait le regard. Mais bientôt on démêlait ce qu'il y avait de timide, de virginal, de chaste, sous ces oripeaux et ces guenilles.

Les femmes enviaient. Les hommes admiraient. Le succès pouvait il être plus grand ?

Des ouvriers et des domestiques allumaient les lanternes, les lampions, toutes les lumières éparpillées comme des feux follets jusque dans les cimes les plus hautes, jusque dans les branches les plus touffues des arbres. Une clarté incertaine, de toutes couleurs, enveloppait les promeneurs qui envahissaient peu à peu les allées détournées.

Valognes contemplait Modeste et Robert.

Il eut un sourire malicieux, avec un clin d'œil à Marceline.

Et tout à coup :

—Dites donc, Belle Ténébreuse, ils ne sont pas mal... ces enfants... (Voir gravure, page 33.)

—Robert est charmant... dit-elle, répondant comme en rêve.

—Belle Ténébreuse, qu'est-ce que vous diriez si les enfants faisaient un jour ce que nous n'avons pu, nous deux ?...

—Quoi donc ?... demanda-t-elle, effarée... n'osant comprendre.

—Eh ! s'ils se mariaient ?... Ce serait ma revanche...

—Modeste... se marier ?... Modeste ?... Quelle folie !

—Croyez-vous qu'avec une figure comme celle-là, votre fille épingle le bonnet de sainte Catherine ?

Il la soutenait, heureusement, car elle serait tombée. Il s'en aperçut.

—Vous êtes encore un peu faible ?

Puis, après un silence, revenant à son idée :

—A première vue, ça ne m'effrayerait... pas ce mariage... cependant... cependant... il y aurait des explications nécessaires entre nous... pas vrai, Belle Ténébreuse ?... allons, qu'est-ce qui vous prend ?

Elle l'avait repoussé de toutes ses forces.

—Je veux m'en aller, dit-elle sourdement, laissez-moi...

—Mais si ce que j'ai dit vous offense, n'en parlons plus, fit Valognes interdit... Vraiment, Marceline, vous êtes bien nerveuse... Après tout, ces enfants n'y songeront peut-être jamais... C'est fort possible, probable même... étant donné la différence de fortune, et ma foi, puisque cela vous cause une pareille émotion, rien ne pourrait arriver de mieux.

—Pardonnez-moi un mouvement de vivacité, monsieur Valognes, je suis nerveuse, comme vous dites. J'ai tant souffert...

—Allons, calmez-vous... Vous voilà toute tremblante, prête à défaillir encore... Quel paquet de nerfs ! Je vais vous conduire dans un coin où vous serez tranquille, et je dirai à vos enfants de venir vous y rejoindre... Mais, entendons-nous, je ne veux pas que vous partiez... Ah ! non... Je m'y oppose...

Il la conduisit jusqu'à une serre ménagée dans l'intérieur même du château. Les murs étaient peints de blanc et de vert pâle. Dans le marbre rose de ses vasques et de ses bassins flottaient des lotus. Mille plantes diverses, aux larges feuilles, faisaient de ce coin une retraite charmante, pleine de fraîcheur et de repos.

En la quittant Valognes se disait :

—Chaque fois que j'ai touché au passé de cette femme, j'ai soulevé en elle une terrible douleur, même une révolte. Quel est ce passé ? Pourquoi le cache-t-elle avec tant de soin ?

Il soupira.

—Jadis, cela m'eût intéressé... mais aujourd'hui, que m'importe. Seulement, si jamais Robert s'éprend de sa fille... elle me dira tout... sinon...

Et son regard était devenu ferme, presque dur.

Gérard, Modeste, Robert étaient perdus dans la cohue du bal. Robert et Modeste ne se quittaient pas.

Cependant, au milieu de son ivresse, la jeune fille, rencontrant son frère, lui demanda :

—Où est ma mère ?

Valognes, qui venait de réussir à les retrouver, les renseigna.

—Dans la serre, dit-il... elle est un peu fatiguée... défaut d'habitude.

Tous les trois, ils y coururent. Marceline était seule, plongée dans ses rêveries, reprise par ses angoisses. Son regard se fit, malgré elle, sévère, lorsqu'elle aperçut Robert ayant à son bras Modeste ! Animés par la danse, par la musique, par la joie de cette fête, par leur jeunesse débordante, ils semblaient heureux ; leurs yeux brillaient ; le sourire ne quittait pas leurs lèvres.

—Mieux vaut les séparer tout de suite... se dit Marceline.

Modeste s'était assise auprès d'elle, la caressait, la câlinait.

—Tu t'ennuies, petite mère... comme nous sommes égoïstes !...

Elle s'attendait à ce que Marceline allait répondre :

—Non, amuse-toi. Ta joie fait mon bonheur...

Mais, au contraire, la pauvre femme disait, parlant contre son cœur :

—Il est très tard... nous sommes loin de Creil... nous allons partir.

—Déjà, mère... déjà... Encore une heure, veux-tu ?

Robert s'approcha, et avec un sourire très doux à Modeste :

—Il est impossible que vous songiez à partir... que vous arrachiez mademoiselle à son succès... Si vous pouviez voir comme on l'admire, vous en seriez heureuse... et combien elle fait de jalouses, vous en seriez fière... Mademoiselle Modeste m'a dit qu'elle allait dans le monde pour la première fois... Puisque c'est la première fois, laissez-la près de nous quelques minutes encore...

—J'appuie la demande, dit Gérard en souriant... Je n'ai pas le même succès, moi, mais je m'amuse quand même... Puis je trouve des clients... Tout à l'heure M. Valognes m'a présenté à M. Pierre Beaufort, tu sais, mère, celui qui a autrefois sauvé Modeste quand elle se noyait dans le canal de Saint-Denis ?... M. Beaufort m'a dit :

—Docteur, venez donc me voir, un jour où vous n'aurez rien de mieux à faire. Ma santé est très affaiblie. Cela se voit, n'est-il pas vrai ?

—Et, en effet, acheva Gérard, M. Beaufort me semble très délicat.

Marceline avait fait un geste d'épouvante. La situation se resserrait autour d'elle. Déjà elle perdait la tête. Voilà que Beaufort voulait voir son fils, à présent !... Gérard avait une nature si franche, si généreuse, que Beaufort, à coup sûr, allait s'attacher à lui bien vite.

Elle se sentait perdue... Le danger s'approchait, de minute en minute.

Elle se leva.

—Non, mes enfants, je suis vieille, moi, et raisonnable. Modeste n'est pas habituée à veiller si tard... Elle serait fatiguée demain...

—Je t'assure, mère...

—N'insiste pas, ma chère enfant, tu me ferais de la peine.

La jeune fille baissa la tête, avec une petite moue de dépit.

—Permettez-moi donc de vous conduire jusqu'au vestiaire, dit Robert

Valognes en lui offrant son bras.

Marceline marche derrière, avec son fils. Robert cause en souriant avec Modeste. Modeste lui répond en souriant aussi. Déjà, ils ont l'air d'être amis. Et, en effet, il dit à la jeune fille :

—Maintenant que je vous ai vue, mademoiselle, je n'aurai pas de plus grand désir que de vous revoir bientôt. Me permettez-vous de me présenter chez madame Langon ? Mon père est son ami. Je serai bientôt celui de votre frère... j'en suis sûr... tout me le dit... Me permettez-vous d'estayer d'être aussi le vôtre ?

—Si vous devenez l'ami de mon frère et de ma mère, vous serez aussi le mien, monsieur, dit-elle avec réserve.

—Je ne demande pas plus pour le moment fait-il en riant.

Elle rougit un peu. Il y a un sous-entendu qu'elle a compris.

Derrière eux, Marceline se penche pour les écouter. Elle voudrait si bien entendre ce qu'ils disent. Mais elle ne le peut. Ils parlent trop bas.

Enfin, ils sont de nouveau en voiture, dans le chemin qui traverse la haute futaie. La nuit n'est plus profonde. L'aube grise flotte au ras des cimes. Dans une heure le ciel rouge inondera la forêt. L'air est frais et léger. Les oiseaux s'éveillent et déjà cherchent la nourriture pour les petits qui attendent dans les nids. De temps en temps un lapin dévale, effaré, traverse le chemin presque sous les pieds du cheval. Et l'on entend, partout, dans les grands arbres, les faisans qui se débranchent.

Marceline, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du château de la Novice, reprend son sang-froid, recouvre un peu de calme.

Il lui semble que le danger n'est plus aussi prochain et qu'il lui sera possible de le conjurer plus facilement.

Alors elle croit qu'elle a fait de la peine à sa fille ; elle s'en excuse.

—Mon enfant, dit-elle, tu aurais voulu rester encore... Tu m'en veux ?

—Non, mère, maintenant que je suis partie, je suis même plus contente... En nous en allant de bonne heure, tu ne seras pas fatiguée... et une autre fois nous reviendrons, n'est-ce pas ?

Revenir ! elle songeait déjà à revenir ! !

Marceline ne répond que par un geste d'affirmation.

Alors Modeste penche la tête. Rien ne la touche, rien n'attire son attention de ce qui se passe autour d'elle. Ce charmant réveil des choses la laisse indifférente. Elle ne voit pas le jour qui chasse les dernières ténèbres, la brume glissant comme de la dentelle qui s'accrocherait aux arbres, les gouttelettes qui pendent aux feuilles, les toiles d'araignées chargées de rosée suspendues entre les arbres, et qui étincellent à la première clarté du jour. Elle n'entend ni les oiseaux, ni la brise matinale.

Elle ne voit que Robert qui se penche vers elle et dont le souriant regard l'enveloppe.

Elle n'entend que ses paroles, dont la douceur a passé sur son âme comme une caresse qui l'enivre.

Beaufort et Jean Daguerre de Morierval étaient amis d'enfance et camarades de collège. On l'a vu dès notre premier chapitre.

Daguerre ne s'était pas marié.

Il avait continué de vivre à Morierval pendant quelques années, après la disparition de Marceline.

Puis, il avait vendu le domaine, ferme et château, n'y conservant pas même un pied-à-terre, et avec les cent cinquante mille francs environ qu'il en avait trouvés, il était venu à Paris, décidé à y chercher fortune, par quelque moyen que ce fût.

Il avait des appétits de bien-être, de luxe, de débauches qu'il n'avait jamais pu contenter et, parfois, quand il voyait la fortune opiniâtre et entêtée lui fermer sa porte, il lui prenait des accès de rage et de folie, pendant les quels, seul chez lui, il se disait :

—Mais je volerais... mais je tuerais pour être riche... qu'est-ce que cela me fait ?... Je ne crois à rien... je ne crois qu'au plaisir !

Il savait que Beaufort, lui, était riche.

Il ne l'avait plus perdu de vue, depuis sa visite à Benavant.

De temps en temps, il faisait naître une occasion et le revoyait.

Intelligent, souple, sans remords et sans scrupule, Jean Daguerre profitait de la tristesse secrète de ce pauvre cœur déchiré.

Et Beaufort, qui ne croyait personne, sentait parfois le besoin de la présence de Daguerre, car celui-ci, ayant connu Marceline jeune fille, en parlait souvent. Et c'était un peu du passé heureux, si fugitif, qui revenait dans la vie présente.

Avec qui eût-il causé de Marceline, sinon avec Daguerre ?...

Il n'avait pas d'affection pour lui, mais Daguerre peu à peu était devenu une habitude.

Lorsque Beaufort songea à exploiter des fonderies à Creil, Daguerre lui apporta tout ce qu'il possédait—il venait de vendre Morierval.

—Je veux partager ta bonne ou ta mauvaise fortune, lui dit-il. Veux-tu me prendre comme associé ?... Je me mettrai vite au courant. Tu n'auras pas besoin de t'occuper des affaires, je t'en épargnerai le souci.

Beaufort avait accepté avec indifférence. Peu lui importait.

—Soit, dit-il... Seulement, je travaillerai autant que toi, au moins. Je n'ai pas besoin de gagner de l'argent, par bonheur... Ce que je cherche c'est une distraction...

—A ton aise.

Les affaires avaient prospéré dès le début.

Puis les mauvaises années étaient venues. La guerre avait bouleversé le commerce français. Bien des établissements industriels avaient sombré dans la tourmente.

Deux fois Beaufort avait, avec ses ressources personnelles, sauvé la maison de la faillite, laissant intact l'apport de Daguerre.

Il avait dit à Jean la seconde fois :

—Nous ne relèverons jamais notre maison. Je te conseille de retirer les cent cinquante mille francs que tu as apportés à l'association. Il en est encore temps. Dans quelques années, peut-être, ce sera trop tard. Je ne puis plus faire de sacrifices sans que ma fortune soit compromise. Prends garde.

Daguerre s'était entêté.

—Nous verrons. Je ne juge pas la situation aussi dangereuse.

—Tu as tort. Viens la débâcle... et ce serait pour toi la ruine.

—C'est vrai, dit-il, avec un sourire haineux, moi j'y perdrai ma fortune tout entière, tandis que toi...

—Tandis que moi, j'y aurai laissé cinq cent mille francs... ne sois pas injuste. Sans moi, ce qui nous menace une fois de plus serait arrivé depuis longtemps.

Daguerre ne répondit pas. Il était dans une de ces heures de rage muette pendant lesquelles des projets terribles se heurtaient en son cerveau. Et le jour était venu de la liquidation.

Les affaires avaient été de plus en plus mauvaises ; s'entêter était inutile.

—Tu vois, avait dit Beaufort, je t'avais averti. Te voilà ruiné.

—Que ne fais-tu de nouveaux sacrifices ?

—Non, répondit Beaufort d'un ton ferme. Tu étais libre de suivre mon conseil. Si tu t'étais retiré, comme je te l'avais offert, tu aurais encore les cent cinquante mille francs que je t'ai rendus deux fois, et avec lesquels tu pourrais tenter fortune autre part... ou vivre dans la retraite.

—Ainsi tu refuses ?

—Je refuse.

Daguerre serra les poings. Mais il n'avait rien à dire.

Telle était la situation des deux associés au moment où nous les avons rencontrés au château de la Novice.

Marceline ne sortait plus de chez elle dans la crainte de rencontrer soit Daguerre, soit Beaufort.

Si changée qu'elle fût, bien que quelque temps auparavant Glou-Glou lui-même ne l'eût point reconnue, cependant elle ne se sentait pas en sûreté. Ses cheveux avaient blanchi. Ses traits avaient vieilli, mais il y a quelque chose qui ne change pas, les yeux. Elle avait toujours ses yeux noirs, lumineux, au regard profond, qui tant de fois s'étaient fixés sur Beaufort avec amour et reconnaissance.

Lorsqu'elle était obligée de sortir, elle mettait un voile très épais qui dérobait complètement sa figure—si complètement qu'elle put à différentes reprises, passer par les rues de Creil, à côté de Beaufort, sans être même remarquée.

Quelques jours après la fête paysanne donnée par Louis Valognes, Gérard avait reçu un mot de Pierre Beaufort.

« N'oubliez pas de venir me voir. Vous me l'avez promis. »

Il montra la lettre à sa mère.

—Tu vois ! Je te l'avais dit.

Elle ne répondit pas. C'était toujours cette situation sans issue qui, comme un cercle d'airain, se resserrait autour d'elle.

Gérard, étant libre l'après-midi, se rendit chez Beaufort le même jour.

Beaufort habitait au bout de Creil, donnant sur la campagne, une fort jolie maison tout au fond d'un immense jardin planté d'arbres.

Le mari de Marceline était dans le jardin, se promenant à petits pas, seul, et la tête sur la poitrine, quand Gérard le rejoignit, guidé par un domestique.

—Bonjour, docteur... votre mère se porte bien ?

Et il lui prend le bras. Tout d'abord, ils causent de choses indifférentes.

Tout à coup et sans transition :

—Vous avez une sœur charmante... quelle ravissante enfant ! Comme votre mère dit être heureuse... Cette fête de l'autre soir a été un triomphe pour elle... et Robert Valognes, que j'ai rencontré hier, me semble être amoureux fou... Mais parlons de moi...

La conversation, entre eux, dure jusqu'au soir.

Lorsque Gérard le quitte, il est très ému. La poignée de main des deux hommes est une étreinte où ils mettent leur âme, où ils échangent leur amitié.

Gérard est soucieux toute la soirée.

Le dîner est triste dans la petite maison du bord de l'oise, malgré le soleil qui entre dans la salle à manger et l'égaie de ses rouges rayons ; Modeste est rêveuse ; elle pense à Robert ; sa vie maintenant est pleine de songes ; elle est distraite ; son âme est restée au château de la Novice, là-bas, perdue dans les arbres.

Quant à Marceline, elle a peur en voyant la tristesse de son fils.

Qu'ont-ils pu se dire, les deux hommes, durant cette après-midi ?

Que peut bien avoir raconté Pierre Beaufort ?

Elle brûle d'envie de le lui demander.

Non qu'elle craigne un danger, une complication pour elle-même.

Mais elle a soif d'entendre parler de son mari... de connaître sa vie, d'entrer plus avant dans l'intimité de ce cœur dont elle a été exclue.

Elle l'aime, Beaufort, aussi ardemment qu'au premier jour. L'âge n'a point affaibli sa tendresse.

Et enfin, elle interroge Gérard :

—Tu l'as vu ? dit-elle.

Elle ne prononce même pas son nom. Elle n'y pense pas.

—Oui, et cela m'a rendu triste... Le pauvre homme...

—Tu le plains, dit-elle en frémissant.

—Oui.

JULES MARY

# MADemoiselle DE KERVEN

## DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Il luttait avec courage, ou plutôt avec héroïsme, contre sa faiblesse physique, car il ne voulait point exciter la pitié de la foule en laissant voir à tous combien il était brisé par les douleurs récentes de son âme et de son corps.

Carmen et Dinorah se trouvaient là, l'une et l'autre.

La première, somptueusement vêtue, promenait sur les spectateurs frémissants ses regards hardis et impérieux. Moralès, assis derrière elle, s'effaçait de son mieux et cherchait, autant que la chose pouvait dépendre de lui, à se rendre invisible.

Dinorah de Kerven, en longs habits de deuil, cachait dans ses deux petites mains son beau visage baigné de larmes. La fidèle Jocelyne se tenait auprès d'elle.

Olivier, sans doute pour ne point avoir à combattre de trop cruelles émotions, évitait de tourner les yeux vers Carmen ou vers Dinorah.

L'horloge du palais de justice sonna le premier coup de midi. Aussitôt un huissier-audencier donna l'ordre aux assistants de se découvrir, et presque en même temps le lieutenant criminel et les membres du tribunal vinrent prendre possession de leurs sièges.

Le lieutenant criminel était un admirable vieillard au front large couronné d'une ondoyante chevelure blanche, aux traits imposants, aux yeux lumineux et profonds ; son regard exprimait tout à la fois la clairvoyance et la bonté.

Une rumeur vague courut dans la foule, mais s'éteignit aussitôt pour faire place au plus profond silence.

Le greffier du tribunal donna lecture de l'acte d'accusation, et l'interrogatoire commença :

—Olivier Le Vaillant, demanda le magistrat, est-ce librement que vous êtes devenu l'époux d'Annunziata Rovéro ?

—C'est librement ! répondit l'accusé.

—En prenant pour femme, cette jeune fille, n'obéissiez-vous point plutôt à la volonté formellement exprimée de votre père ?

—Mon père était un homme trop bon et trop juste pour m'imposer une union pénible et pour employer, dans une circonstance aussi grave, une contrainte quelconque vis-à-vis de moi . . .

—Avant d'épouser Annunziata Rovero, connaissiez-vous Dinorah de Kerven ?

—Je la connaissais.

—Quels sentiments vous inspirait-elle ?

—Une vive admiration, un respect sans bornes.

—N'aviez-vous échangé avec elle aucune promesse, aucun serment ?

—Je lui avais demandé d'être ma femme . . . je l'avais suppliée d'attendre mon retour ?

—Avez-vous parlé à votre père de cet engagement pris par vous ?

—Jamais.

— Craigniez-vous donc de rencontrer chez lui une inflexible résistance à vos désirs ?

—Non, je n'avais point cette crainte ; mais au moment où j'allais parler j'ai appris que la parole de mon père était engagée vis-à-vis de son vieil ami don José Rovéro, et j'ai gardé le silence . . .

—Ainsi vous avez épousé Annunziata tout en restant en quelque sorte le fiancé de Dinorah . . .

—J'avais écrit à Mlle de Kerven que, forcé de reprendre ma parole, je lui rendais la sienne . . .

—Lui faisiez-vous connaître les motifs de cette brusque modification de vos projets ?

—Je ne le faisais pas.

—Une fois votre mariage avec Annunziata accompli, avez-vous cru d'abord que dans ce mariage vous trouveriez le bonheur ? . . .

Olivier garda le silence. Le lieutenant criminel reprit :

—Avez-vous quelque reproche grave à adresser à celle qui portait votre nom ? . . .

—Aucun.

—Comment donc alors ne point vous trouver heureux auprès d'une femme jeune, vertueuse, et parfaitement belle ? . . .

—Nos goûts n'étaient pas les mêmes . . . Annunziata Rovero aimait passionnément le luxe, les distractions, les plaisirs du monde . . . Je chérisais, au contraire, la simplicité, la retraite et la solitude . . .

—Votre immense fortune vous permettait de satisfaire les désirs et même les caprices les moins raisonnables de votre femme . . . pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

—Je l'aurais dû, c'est vrai . . . Je reconnais mes torts et je m'en accuse . . .

—Une grande froideur ne tarda pas à se manifester dans votre intérieur et à amener entre vous et Annunziata Rovero une séparation à peu près complète, quoique votre vie à tous les deux s'écoulât sous le même toit ?

—J'en conviens.

—Des apparences réelles ou trompeuses ne vinrent-elles pas, au bout

d'un certain temps, vous faire craindre d'être outragé dans votre honneur de mari ? . . .

En entendant le lieutenant criminel poser cette question à laquelle elle était loin de s'attendre, Carmen sentit un nuage empourpré monter à son visage, et elle déploya vivement son éventail pour cacher sa rougeur.

—Que va-t-il répondre ? se demanda-t-elle.

Mais elle fut rassurée bien vite. Olivier répliqua d'une voix calme :

—Jamais un doute, jamais un soupçon d'une telle nature ne sont entrés dans mon esprit.

Moralès donna furtivement un coup de coude à sa sœur.

—C'est à n'y rien comprendre ! lui dit-il à voix basse. Ce pauvre diable d'Olivier joue notre jeu comme s'il était d'accord avec nous, et fait précisément ce qu'il faut pour donner toute vraisemblance au testament que nous exhiberons après son décès ! . . . Ah ! caramba ! le bon jeune homme !

Le lieutenant criminel poursuivit :

—A quel autre motif que la jalousie est-il donc possible d'attribuer votre duel avec le marquis de Grancey, gouverneur de la ville du Havre ?

Olivier répondit sans hésiter :

—Vous avez entre les mains, monsieur, la preuve irrécusable que ce duel fut un combat loyal . . . Quant aux causes véritables de cette funeste rencontre, que je déplore de toute mon âme, elles doivent rester ensevelies dans la tombe où M. de Grancey est descendu . . .

—Vous avez le droit de vous taire. La mort de votre adversaire ne vous est point imputée à crime et ne se trouve pas au nombre des charges qui pèsent sur vous en ce moment.

Olivier s'inclina. Carmen respira librement. Moralès se frottait les mains sans bruit.

—Quelques heures après ce duel, reprit le magistrat, vous êtes parti brusquement pour la Bretagne, en abandonnant votre femme ?

—J'avais la conviction de ne laisser derrière moi qu'un cadavre. Mme Le Vaillant venait de prendre en ma présence du poison et de tomber sans connaissance à mes pieds . . . Elle n'était qu'évanouie, je la croyais morte.

—Quelle était la raison de ce prétendu suicide ?

—Mme Le Vaillant aimait mieux mourir, disait-elle, que de m'accompagner à la Havane, son pays natal.

—D'où provenait pour ce voyage une horreur à ce point invincible ?

—Je l'ignore, et Mme Le Vaillant pourrait seule vous le dire.

—Nous allons aborder la série des faits qui vous ont amené sur la sellette des accusés. Aussitôt arrivé en Bretagne, vous avez revu Mlle de Kerven et vous avez repris avec elle vos projets d'autrefois ?

—C'est vrai.

—Avez-vous du moins révélé à cette jeune fille, digne d'un respect sans bornes, les causes de votre longue absence et de votre retour inattendu ?

—Non.

—Ainsi, vous avez gardé vis-à-vis d'elle un silence absolu relativement à tout ce qui venait de se passer ?

—Un silence absolu, oui, monsieur.

—Pourquoi cet étrange mystère ?

—Il me semblait inutile et pénible d'attrister cette noble enfant en lui révélant des faits douloureux qu'elle n'avait pas besoin de connaître.

—Et vous avez hâté la célébration de votre mariage ?

—J'en conviens.

—Sans prendre le soin de vous assurer que votre femme légitime était bien positivement morte, et que vous étiez bien réellement libre ?

—Aucun doute à cet égard ne s'élevait dans mon esprit.

—Vous avez écrit au Havre, cependant ?—nous en avons la preuve.

—Oui, j'ai écrit, mais plus tard, et, quand j'ai connu la vérité tout entière, il était trop tard . . .

Quelques instants de profond silence succédèrent à ces dernières réponses. Toutes les poitrines étaient oppressées ; tous les auditeurs de l'interrogatoire éprouvaient un inexplicable malaise. Olivier seul semblait calme et sans émotion.

—Olivier Le Vaillant, reprit le lieutenant criminel d'une voix lente et grave, votre passé sans tache, votre vie longtemps honorable, nous inspirent un intérêt involontaire, malgré l'accusation terrible qui pèse sur vous . . . C'est donc avec douleur que nous vous voyons suivre en ce moment une route funeste . . . Nous ne trouvons point sur vos lèvres ces paroles sincères que nous attendions, que nous espérons de vous . . . Nous n'y trouvons que le mensonge et la duplicité ! . . . Croyez-vous donc persuader aux hommes éclairés qui vous écoutent que vous avez ajouté une foi aveugle au suicide et à la mort de Mme Le Vaillant, et qu'aucun doute ne s'est élevé dans votre esprit au moment où vous alliez vous engager, avec une si coupable imprudence, dans les liens d'un second mariage ? . . . Je ne vous répondrai pas : c'est invraisemblable ! Je vous répondrai : c'est impossible !

—J'ai dit la vérité ! . . . répliqua Olivier.

—Non, malheureux jeune homme, non, ce n'est pas la vérité que nous venons d'entendre ! . . . Quittez donc ce chemin déplorable qui vous conduit droit à l'abîme ! Abandonnez un système de défense impossible qui doit infailliblement vous perdre ! . . . Parlez-nous, les larmes dans les yeux, le repentir dans le cœur ! . . . La franchise, une franchise absolue, peut sauver encore votre vie menacée ! . . . Avouez, sans restriction et sans détours, des fautes que certes rien ne peut absoudre, et qui peut-être cependant ne sont pas des crimes . . . Avouez comment, entraîné par une passion irrésistible qui vous dominait et vous rendait insensé, vous avez abandonné votre femme légitime, et de quelle façon, désespérant de triompher par la séduction d'une noble et pure jeune fille, vous avez résolu de l'abuser par un mariage nul, contracté sous un faux nom ! . . . Dites-nous cela, Olivier Le Vaillant, et nous verrons sans doute en vous un coupable dont la justice et la morale

exigent la punition sévère, mais non plus un bigame dont la loi demande la vie !...

Le lieutenant criminel avait achevé.

A peine sa voix austère, et cependant bienveillante, eut-elle cessé de se faire entendre, qu'un frémissement courut dans la salle et qu'un murmure d'approbation, murmure à peine distinct et bien vite réprimé, s'échappa de toutes les bouches. L'intention du lieutenant criminel était évidente et personne ne s'y trompait... il voulait sauver l'accusé.

Olivier, nous le savons, inspirait une compassion et un intérêt universels, et chacun voyait avec joie cette porte de salut que le magistrat venait d'ouvrir devant lui, et grâce à laquelle il lui serait permis d'échapper à la plus formidable des condamnations.

Carmen pâlit.

Moralès se pencha vers elle et glissa dans son oreille ces mots d'un triste présage :

— Ah ! caramba ! mauvaise affaire !... Le testament ne vaut plus les vingt-cinq louis d'or qu'il t'a coûtés, ma sœur, et je ne donnerais pas mille piastres de tes douze millions ! !...

Les lèvres de la gitane devinrent blanches et ses mains crispées brisèrent l'éventail précieux qu'elles tenaient.

Cependant les paroles du magistrat avaient produit sur Dinorah une impression bien différente. Une joie surhumaine illuminait son visage, en même temps que l'espérance rentrait dans son âme. Nous le lui avons entendu dire à elle-même, elle était résignée d'avance à tous les sacrifices... elle voulait bien qu'Olivier fût perdu pour elle ; mais elle voulait qu'il restât vivant !...

Hélas ! cet éclair de joie ne dura que ce que durent les éclairs, l'espace d'une seconde.

Notre héros, que depuis quelques minutes la fatigue et la faiblesse avaient contraint à se laisser tomber sur le banc placé derrière lui, venait de se relever, ranimé soudainement par la colère et par la douleur, et, les yeux étincelants, les traits contractés, il s'écriait d'une voix vibrante d'indignation :

— Vous avez le droit de me condamner... vous n'avez pas celui de me flétrir !... J'accepte la mort, mais je n'accepte pas la honte !... Quoi, j'aurais eu la pensée hideuse et lâche de flétrir par une sacrilège parodie du mariage le plus pur de tous les anges descendus du ciel sur la terre !... j'aurais fait de cet ange ma dupe et ma victime !... Non ! jamais !... Là serait l'infamie !... là serait le crime !... Je proteste contre un semblable attentat !... je proteste de toute les forces de l'horreur qu'il m'inspire !... de toutes les forces de mon respect pour Mlle de Kerven ! Je lui ai donné mon nom devant Dieu et devant les hommes !... Je jouais ma vie sur une fatale erreur... J'ai perdu ! Envoyez-moi donc au supplice, mais ne me déshonorez pas ! !...

Dinorah répondit par un cri déchirant aux dernières paroles d'Olivier. La malheureuse enfant étendit les mains, elle essaya de parler, ses forces la trahirent et elle tomba sans connaissance sur les dalles en poussant un gémissement sourd.

L'accusé fit un mouvement pour s'élaner vers elle, mais les soldats de la maréchaussée, lui posant la main sur l'épaule, lui rappelèrent cruellement qu'il était prisonnier.

— C'est juste ! balbutia-t-il en cachant sa tête dans ses mains.

Une inexprimable confusion régnait dans la salle, et plusieurs femmes, émues jusqu'aux larmes, s'empressaient autour de Mlle de Kerven et se préoccupaient des moyens à employer pour la faire revenir à elle-même.

— Décidément, mon frère, murmura Carmen triomphante, je crois que le testament est bon, et que mes douze millions valent plus de mille piastres ! !...

— Caramba ! je le crois aussi ! répliqua le gitano.

En ce moment un huissier s'approcha du lieutenant criminel et lui remit une feuille de gros papier pliée en forme de lettre, et sur laquelle étaient tracées au crayon quelques lignes d'une écriture presque illisible.

A peine le magistrat eut-il déchiffré ces lignes qu'une extrême surprise et un trouble indicible se peignirent sur son visage. Il adressa à voix basse deux ou trois questions à l'huissier qui répondit de même et qui s'éloigna après avoir fait un signe de respectueuse affirmation.

— L'audience est suspendue pour une demi-heure... dit alors le lieutenant criminel ; et il se retira avec les juges dans la salle des délibérations.

Au bout de quelques secondes, l'huissier dont nous venons de parler introduisit dans cette salle deux hommes couverts de poussière et qui semblaient l'un et l'autre épuisés de fatigue.

### XXXIX

#### COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Il nous faut remonter de quelques semaines dans le passé et prier nos lecteurs de nous accompagner de nouveau en rade du Havre, à bord du côtre de l'État commandé par M. de Najac, deux heures environ après le moment où Moralès, tombé aux mains de Tancrède et de Quirino, venait de consommer son évasion.

On n'a pas oublié sans doute que l'intention du jeune officier était d'appareiller pour Brest à la pointe du jour. En attendant l'heure du départ il s'était jeté tout habillé sur son hamac et il dormait d'un profond sommeil.

Plusieurs coups, frappés vivement à la porte de sa cabine, le réveil-

lèrent en sursaut, il donna l'ordre d'entrer, et Roch Requin, le vieux quartier-maître, parut sur le seuil, un falot à la main et la mine éfiarée.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Tancrède, et d'où te vient cette figure de l'autre monde ?...

— Mon officier, répliqua le quartier-maître, je viens vous prier, si toutefois c'était un effet de la votre, de me faire pendre au grelin que j'ai moi-même amarré cette nuit, par votre ordre, à la grande vergue... .

— Tu veux être pendu, Roch Requin ?

— Oui, mon officier... ça m'obligera... .

— Et pourquoi cela ?...

— Parce que je l'ai mérité.

— Qu'as-tu donc fait ?

— J'ai mal veillé sur le prisonnier et j'ai laissé voler le you-you... .

— Malheureux ! s'écria Tancrède en bondissant de son hamac, que dis-tu ! le prisonnier s'est évadé !

— Oui, mon officier... .

— Mais, comment ?

— Oh ! ceci, je ne me charge pas de vous l'expliquer... Il faut même qu'il soit sorcier, car je m'étais couché en travers de la porte après l'avoir fermée en dehors et avoir mis la clef dans ma poche... Ce n'est donc point par la porte qu'il est sorti, le brigand, et cependant la lucarne est trop étroite pour donner passage à un homme... je crois même qu'un enfant n'y passerait qu'à peine... M'est donc avis, voyez-vous mon officier, que le gredin se voyant pincé aura appelé le diable à son aide... Toujours est-il qu'il est parti, et qu'il a emmené le you-you... et que vous allez me faire pendre bel et bien, et que je ne l'aurai pas volé... .

M. de Najac n'écouta pas plus longtemps les explications saugrenues et les divagations du quartier-maître. Il ne s'agissait point de savoir de quelle façon Moralès s'était échappé, mais de le poursuivre au plus vite et de le rattraper si faire se pouvait.

En conséquence, après avoir appelé Quirino qui ne se fit pas attendre, il donna l'ordre de mettre la chaloupe à la mer et de border les avirons ; il s'élança dans cette chaloupe avec l'Indien, et les matelots firent force de rames dans la direction du Havre.

Les premières lueurs du jour succédaient aux ténèbres lorsque l'embarcation donna entre les jetées et vint s'amarrer à l'une des échelles du quai.

Tancrède et Quirino traversèrent la ville sans s'arrêter ; gagnèrent rapidement Ingouville, sonnèrent à la porte de la maison d'Olivier, éveillèrent les domestiques et demandèrent à parler au senor don Gusman pour une affaire que ne souffrait aucun retard.

La valetaille, à qui l'uniforme de l'officier de marine en imposait, obéit sans répliquer. Au bout de quelques minutes, Tancrède apprit par les laquais que le senor don Gusman ne se trouvait pas dans son appartement et que, selon toute probabilité, il n'y avait point passé la nuit... .

Il s'y attendait.

— Où sont les écuries ? demanda-t-il.

On l'y conduisit, l'une des stalles était vide.

— Il manque un cheval... dit l'officier, où est ce cheval ?

Les palefreniers interrogés répondirent, avec une surprise de bon aloi, qu'en effet le meilleur cheval de M. Le Vaillant ne se trouvait plus à sa place et qu'il avait très certainement été emmené pendant la nuit et à leur insu.

Donc Moralès était parti, et, selon toute apparence, il devait être déjà bien loin... .

— Le diable est contre nous ! s'écria Tancrède en redescendant avec Quirino la côte d'Ingouville. La fuite de ce misérable gitano remet tout en question ! Il court en ce moment à franc étrier sur la route de Bretagne ! Il va rejoindre et prétenir sa sœur et fuir ensuite avec elle ! Carmen nous échappe et tous nos plans échouent ! Sans compter ce malheureux Olivier LeVaillant, accusé, j'en suis certain, d'un crime imaginaire, et que l'infamale créature trouvera sans doute moyen de perdre avant de disparaître !

— Rattrapons-le ! répliqua l'Indien, c'est chose possible, puisque nous devinons quelle route il va suivre... .

— Ce serait possible, peut-être, s'il nous était permis de voyager comme lui à cheval ou en poste, et de suivre ses traces pas à pas, étape par étape.

— Qui nous en empêche ? j'ai de l'or... tu le sais bien... .

— Oui, mais moi je ne puis, sous peine de félonie et de déshonneur, quitter mon poste à bord du navire qui m'est confié ! Des vents contraires ou des calmes imprévus peuvent ralentir notre marche, et, bien avant que nous ayons atteint Brest, et de là gagner Saint-Nazaire, Carmen et Moralès auront quitté la Bretagne.

— Veux-tu que je me mette seul sur la piste du bandit ?...

— Je te répondrais : oui, cent fois oui ! si nous étions dans tes forêts natales !... Mais ici, au milieu d'un pays qui t'est inconnu, dont tu ignores les usages, dont tu parles à peine la langue, une telle entreprise serait une inutile folie !... Regagnons le côtre, Quirino... déployons nos voiles et prions Dieu de nous envoyer des tempêtes, pourvu que ces tempêtes nous poussent en avant, car là est notre seul espoir !...

L'Indien baissa la tête sans répondre, et les deux hommes s'engagèrent silencieusement et rapidement dans la ville.

Ils allaient atteindre les quais, lorsqu'une voix joyeuse s'écria non loin d'eux :

— Eh ! non, mordieu ! je ne me trompe pas ! c'est bien mon ami que je revois ! c'est bien le chevalier Tancrède de Najac !...

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)





**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

D'ici au mois de Septembre

des marchés sans précédents seront offerts au public Dans tous les départements de la maison, la balance des lots de la grande vente du mois de juillet devra être écoulée à des prix très bas, presque incroyables. Le public acheteur sait d'avance que lorsque nous offrons des marchandises à bas prix, il est avantageux de nous visiter. Ainsi qu'on se le dise les uns aux autres :

D'ici au mois de Septembre

Grand marché extraordinaire chez  
JOHN MURPHY & CIE.

**JOHN MURPHY & CIE**

Boin des rues Notre-Dame et St-Pierre  
Au comptant et à un seul prix  
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

**LADIES**

**AUX DAME3.**—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

**LE GRAND TRONC**

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

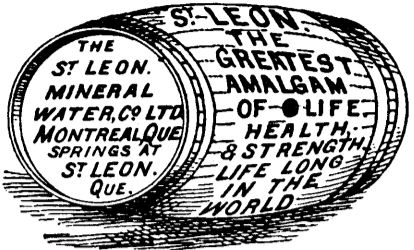
**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

333, RUE ST-ANDRÉ.—SEUL  
embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25 le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

7236

**UN BON TEMOIGNAGE**

— LE —

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Se fait rapidement. Il est très effectif dans les cas d'épuisement.

S'adapte facilement au système digestif des **VIEUX ET DES TRES JEUNES**

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

UN SEUL PRIX

**T. BRICAULT**

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000  
Actif au-delà de..... 1,550,000  
Revenu pour l'année 1891..... 1,806,000

**J. H. ROUCHE & FILS**, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

**ARTHUR HOGUE**, Agent du dept français.

**PIERRE DUPONT**, Insp. des Agences

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation d'licieuse et rafraichissante. Elle entre tient le scalpe en bon état et empêche les poaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY**,  
Chimiste pharmacien,  
122 rue St Laurent.

**LA MACHINE A TRICOTER  
A UNE PIASTRE**

Ayez  
L'œil  
à  
ceci

Demandez-la à votre agent de machine, à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.

S'adressez à **CREENMAL BRCS**  
Manuf., Georgetown, Ont

**LES CAUSERIES FAMILIERES**

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALC**,  
4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs aité atifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

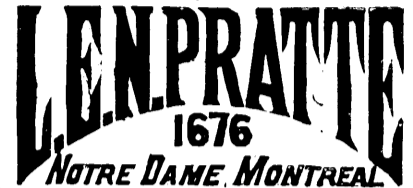
Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

**PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.**

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINIO

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visite et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

**Poudres**

**Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD**, 1882, Ste-Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6513

**A1. Un Article Parfait**



La qualité la plus pure de Crème de Tarte ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

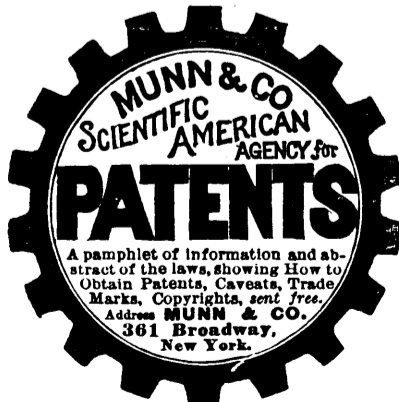
Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

COMPTANT OU A CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du bon tant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

**FRED LAPOINTE**,

1551, rue Ste-Catherine



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade-Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO.** 361 Broadway, New York.



NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant.

Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indications de toutes sortes ont épuisé.

leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue et corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

**TOUT HOMME** qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

**TOUTE FEMME** devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

**LES JEUNES GENS** devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

**LES JEUNES FILLES** devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brockville, Ont.